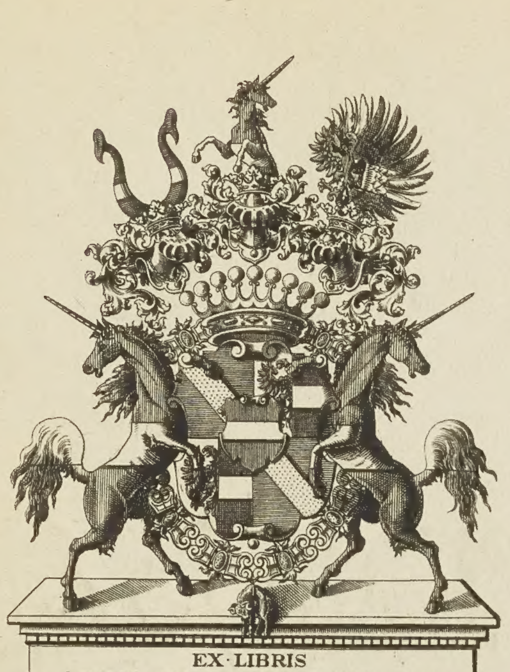
Prince Kozakokoff


EX·LIBRIS
FRANC·COM·A·THVN·HOHENSTEIN
TETSCHEN



BENARDAKY

PRINCE KOZAKOKOFF



ILLUSTRATIONS PAR CARAN D'ACHE

LIBRAIRIE PLON



A LA MÊME LIBRAIRIE

ALBUMS HUMORISTIQUES A 3 FRANCS 50

A la découverte de la Russie. Texte par BENARDAKY. Illustrations de CARAN D'ACHE et A. GUILLAUME. Album in-8° oblong.

Album Caran d'Ache. *Premier album.* Élégant in-4°, comprenant plus de 240 dessins.

Album Caran d'Ache. *Album deuxième.* Élégant in-4°, comprenant plus de 140 dessins.

Album Caran d'Ache. *Album troisième.* Élégant in-4°, comprenant plus de 145 dessins.

Bric-à-Brac. Élégant in-4°, comprenant plus de 117 dessins.

Les joies du plein air. Texte par GROSCLAUDE. Illustrations de CARAN D'ACHE.

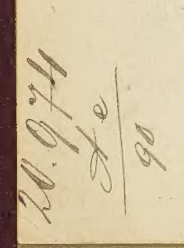
Album Crafty. *Les chevaux.* Élégant in-4°, comprenant 110 dessins.

Album Crafty. *Les chiens.* Élégant in-4°, comprenant 150 dessins.

Album Crafty. *Croquis parisiens.* Élégant in-4°, comprenant 120 dessins.

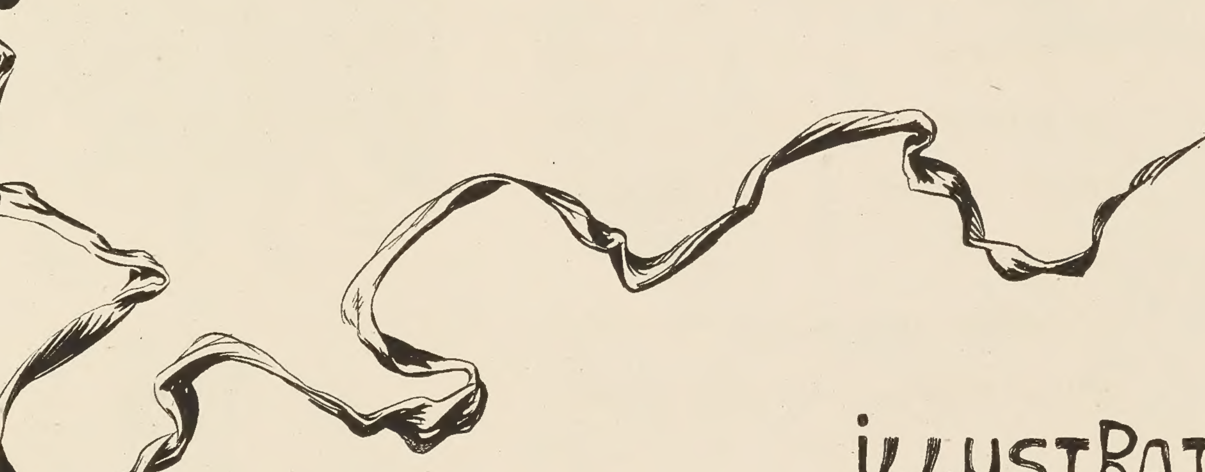
Album Crafty. *Quadrupèdes et bipèdes.* Élégant in-4°, comprenant 99 dessins.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.
ENCRES DE LA MAISON CH. LORILLEUX ET Cie.



BENARDAKY

PRINCE KOZAKOKOFF



ILLUSTRATIONS
PAR CARAN D'ACHE



LIBRAIRIE PLON

A MA FILLE HÉLÈNE



PRÉFACE

La plupart des contes qui ont paru jusqu'ici sont des histoires à dormir debout; ils semblent, par conséquent, avoir été spécialement écrits pour procurer aux personnes favorisées par la nature et gratifiées de pieds suffisamment larges la satisfaction de goûter les douceurs du sommeil dans une position verticale. Or, le nombre de ces êtres privilégiés se trouve assez restreint; c'est uniquement l'espoir d'élargir ce cercle trop limité de lecteurs qui a inspiré la



modeste et véridique histoire que l'on va lire. Si elle a la bonne fortune de te dérider, ami lecteur, j'en serai ravi; si, par mal-

heur, elle te fait bâiller, du moins aurai-je la consolation de ne pas voir ton bâillement; et sur cette réflexion réconfortante, je te serre cordialement la main, en songeant à la sage et profonde maxime d'un philosophe de l'Orient :

« *Un livre ennuyeux est au lecteur ce que l'arbre est à l'oiseau : le lecteur s'en va, le livre reste.* »

BENARDAKY.



LE

PRINCE KOZAKOKOFF

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATIFS DE VOYAGE — PRINCIPAUX PERSONNAGES.



Un jour, le prince Kozakokoff se prit à constater avec tristesse que les rhumatismes de la princesse Loukéria, son épouse, n'avaient pas diminué depuis 1850, mais que, par contre, la surdité de son fils aîné, le prince Ivan, s'était notablement accentuée depuis l'émancipation des serfs. D'autre part, son second fils, le prince Egor, n'avait jamais complètement recouvré l'usage de ses jambes à partir du jour déjà ancien où un pompier — fâcheuse précipitation! — lui avait déposé une commode sur la tête, pendant que ce pauvre jeune homme contemplait un incendie avec l'adorable naïveté de l'adolescence.

Toutes ces considérations lui suggérèrent l'idée de faire un voyage en Allemagne; il n'avait gardé qu'un vague souvenir de ce pays, à peine entrevu lors de cette fameuse guerre d'Orient, où il s'était couvert de gloire à la tête de la garnison d'Arkhangel, sur la mer Blanche. C'est, en effet, dans cette citadelle — qui n'a jamais été prise... que par les glaces — qu'il avait attendu de pied ferme, mais en vain, l'attaque des troupes du Sultan;



avec une constance inébranlable il était resté héroïquement à son poste jusqu'à la fin de l'année 1885, époque à laquelle il



s'était décidé à abandonner la carrière des armes, emportant toutefois dans sa retraite le titre de « Sauveur d'Arkhangel », à lui unanimement décerné par la population entière de cette ville septentrionale, qui, pour être la plupart du temps fermée à

la navigation, n'en est pas moins ouverte aux sentiments élevés.



Après avoir longuement médité, le Prince assembla toute sa famille, et prit la parole en ces termes :

« Mes chers enfants! Il y aura tantôt trente-cinq ans que nous vivons paisiblement dans notre belle résidence de Nicholskoe, trente-cinq ans que nous ne l'avons jamais quittée, si ce n'est pour aller chercher des champignons dans les forêts vierges du voisinage, ou pour assister au mariage de l'un de nos serfs, qui jadis ne manquaient jamais de venir solliciter notre bénédiction de seigneur et suzerain. Mais depuis quelques années — chose étrange! — les champignons deviennent rares et les serfs, maintenant qu'ils ont le droit de se marier sans notre intervention, s'obstinent à ne plus nous inviter à leurs noces. Nos principales distractions, qui consistent dans la lecture à haute voix de l'*Almanach* de 1807 et de quelques romans instructifs et nouveaux, tels que *Télémaque* et *Robinson Crusoé,* ces distractions, dis-je, menacent, à la longue, de devenir monotones.

Sans doute, la vie des champs a de puissants attraits, et le doux Virgile — poète latin actuellement décédé — a pu dire justement :

O Rus, quando te aspiciam!...

Délicate allusion, d'ailleurs, à notre chère patrie! Mais, somme toute, si j'en crois le proverbe, il ne faut pas abuser même des meilleures choses, et, après mûre réflexion, voici ce que j'ai décidé.

Mes enfants!... (Ici le Prince éternua avec violence.)

— Dieu vous bénisse! s'écrièrent en chœur la Princesse, les enfants et tous les domestiques, qui écoutaient aux portes.

— Merci! continua le Prince, cet éternuement est de bon augure; il est inattendu, comme la nouvelle que je vais vous annoncer : Nous allons faire un grand voyage! »

A ces mots éclata un tumulte extraordinaire dans le salon, l'antichambre, et jusque dans la cuisine, les communs et les écuries, car tout le personnel occupant ces différents corps de logis était honorablement représenté aux moindres interstices des portes et des fenêtres de la vaste salle. Même, un jeune marmiton, qui dans l'excès de sa curiosité était monté sur le toit pour mieux entendre en appliquant l'oreille à l'extrémité du tuyau de la cheminée du salon, fit un mouvement si brusque, aux dernières paroles du Prince, qu'il perdit l'équilibre et

tomba, la tête la première, dans la cheminée, d'où il fut retiré non sans peine et dans un état voisin de l'asphyxie.



Cependant la maison du Prince ressemblait maintenant à une ville en état de siège. Les chambres à coucher se trouvèrent bientôt transformées en greniers, où l'on entassait tous les objets indispensables pour un long voyage : une cuisine portative, une tente garnie de dix hamacs, dix coussins de moyenne grandeur, dix matelas, dix lavabos et deux cent soixante-trois malles pour les objets de première nécessité.

Le cuisinier obéissant directement aux ordres du Prince prépara des conserves, des pâtés froids et autres provisions de bouche en telle quantité que les voyageurs et leur suite pussent braver hardiment les atteintes de la faim durant six mois pour le moins. Les vins, soigneusement emballés dans des caisses



gigantesques, devaient précéder la batterie de cuisine, sous la surveillance du majordome; quant aux colis principaux, qui renfermaient la bibliothèque, les meubles, les voitures, les pompes à incendie, le billard, l'argenterie, les tableaux, les statues, les lustres et les candélabres, il fut convenu qu'ils seraient expédiés à part, quelques jours avant le départ de la caravane.

Tout allait donc pour le mieux, quand un beau matin une altercation assez vive s'éleva entre le Prince et la Princesse au moment où ils se rendaient, suivis de leurs enfants et de leurs



serviteurs, à la chapelle du château. La Princesse voulait à toute force emmener en voyage les trois clarinettes qui formaient l'orchestre de campagne du Prince, mais ce dernier refusait son consentement et déclarait nettement qu'il entendait voyager à l'anglaise, n'emportant avec lui que le strict nécessaire. L'une insista, l'autre persista tant, qu'enfin la Prin-



cesse exaspérée en prit une crise de nerfs et se trouva mal. Alors, affolées, les cinq princesses, ses filles, se mirent à pousser des cris perçants, entourant leur père, lui reprochant la dureté de sa conduite; bref, elles lui arrachèrent la promesse qu'il emmènerait les trois clarinettes; et cette concession rendit instantanément la santé à leur auguste mère. Le Prince promit tout ce

qu'on voulut, en murmurant : « Oh! les femmes! les femmes! comme le disait Shakespeare, et il avait bien raison!... »



Forte de ce premier succès, la Princesse demanda aussitôt que le docteur Doubina (1) — attaché depuis vingt-cinq ans à la maison en qualité de philosophe — fît également partie du voyage. Cet illustre savant, d'origine bulgare, se distinguait par un mutisme remarquable et un appétit plus remarquable encore. Petit de taille, presque aussi large que haut, avec de longs cheveux bouclés, le docteur n'avait de saillant, au phy-



sique, que son nez plat, fortement relevé par le bout, et dont les larges narines, perpétuellement en mouvement, comme celles d'un chien d'arrêt, semblaient humer les effluves odorants d'un comestible quelconque.

Quelque vingt-cinq ans auparavant, au cours d'un long

(1) Frère du célèbre explorateur. Voyez : *A la découverte de la Russie.* Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

voyage en Russie, le docteur Doubina était arrivé à Nicholskoe; avec sa courtoisie habituelle, le Prince l'avait accueilli par ces mots : « Soyez le bienvenu et veuillez considérer ma maison comme la vôtre! » Le docteur avait pris à la lettre cette formule banale de politesse et s'était immédiatement installé au château, où le Prince résigné avait fini par le considérer comme un meuble à la fois encombrant et inutile. En revanche, la Princesse l'avait pris en affection pour l'attention religieuse qu'il prêtait à ses discours, au récit de ses souvenirs de jeunesse, à l'exposé de ses théories sur la vie, le monde, la médecine, au développement de ses recettes de cuisine et à l'explication de ses songes et de ses pressentiments. Immobile et muet, assis vis-à-vis d'elle, pendant des heures il ne donnait signe de vie que pour grignoter un biscuit ou sucer un sucre d'orge, ce qui faisait dire au Prince que le docteur possédait le rare talent de dormir les yeux ouverts et de manger en dormant.

« Mais enfin, ma chère amie, dit le Prince, que ferons-nous du docteur en voyage? Il ne nous sera d'aucune ressource, puisqu'il n'ouvre jamais la bouche... que pour manger.

— J'ai pris l'habitude d'avoir toujours le visage du docteur devant moi, repartit la Princesse, et puis je le vénère, cet excellent docteur : c'est un philosophe!... D'ailleurs, vous emmenez bien Michka!

— Ah! Michka, c'est tout autre chose, répondit le Prince; Michka est mon vieil ami, et d'ailleurs il mange beaucoup moins que le docteur; il nous coûtera en tout cas moins cher. »

Michka était l'ours apprivoisé du Prince, et du matin au soir il trottinait derrière lui, en manifestant sa bonne humeur par de petits grognements affables, toutes les fois que son maître lui adressait la parole.

« Hélas! que je suis malheureuse! s'écria la Princesse, éclatant en sanglots. Vous prenez en horreur tous ceux que j'aime!

— Assez! assez! s'écria le Prince en se bouchant les oreilles. Ne pleurez pas, au nom du ciel! »



Puis, se tournant vers le maître d'hôtel : « Que l'on emballe le philosophe », ajouta-t-il d'un air résigné.

Le docteur avait assisté à cette petite scène de famille sans sourciller et sans proférer une syllabe. Son regard errait dans l'espace et semblait y suivre avec complaisance, comme en un rêve, un défilé de gigots imaginaires et de foies gras fantastiques. A peine eut-il entendu les dernières paroles du Prince, qu'il pivota sur les talons et, toujours muet, se dirigea vers

l'office. Là, il ouvrit un buffet plein de victuailles et, avec une



rapidité qui tenait du prodige, fit disparaître une douzaine de sandwichs au caviar; après quoi il attaqua un vaste pâté de gibier qui affectait extérieurement la forme d'une tour crénelée. Au bout de quelques minutes, cette fortification paraissait avoir subi un bombardement vigoureux, car il en restait à peine quelques débris. Cette légère collation fut arrosée d'un carafon de madère; puis le philosophe rentra majestueusement dans son appartement pour y faire un somme, ainsi qu'il en avait l'habitude après chacun de ses repas. Il partageait ainsi sa journée en deux parties égales, dont l'une était consacrée à une activité salutaire et l'autre à un repos justement mérité.

Présentons ici en quelques mots nos principaux personnages.

Le prince Kozakokoff était un vieux guerrier dans toute l'acception du terme, long au physique, carré au moral. D'une franchise parfois brutale, il était homme à dire tout ce qu'il pensait, à moins qu'il ne jugeât plus prudent de se taire; caractère entier, il n'en faisait qu'à sa tête, sauf avis contraire de la Princesse.

Très grand fumeur, le Prince possédait une collection de pipes des plus remarquables. Elles étaient rangées par catégories dans une pièce particulière, et chacune d'elles avait sa destination spéciale : pipes « du matin », « du soir » et « de l'après-midi », pipes « du dimanche », « des grandes fêtes » et « de deuil ». Il y avait également la panoplie des pipes « historiques », qui rappelaient les événements mémorables de la vie du Prince, tels que son mariage, la naissance de ses enfants, les grandes manœuvres militaires auxquelles il avait pris part. Le Prince manifestait sa prédilection pour les unes et son antipathie pour les autres. Il leur avait donné à toutes des surnoms et tenait un registre exact de leurs états de service.

Profond tacticien, le Prince s'était adonné, depuis le jour de sa retraite, à l'étude des questions les plus élevées de l'art militaire, et son occupation favorite consistait à parcourir rapidement les salles du château, en sonnant la charge avec un clairon qu'il portait toujours en sautoir et dont il se servait sans cesse, soit pour appeler ses gens, soit pour indiquer l'heure des repas ou des promenades. Dans les réunions de famille, auxquelles il conviait



parfois ses plus proches voisins de campagne, le Prince aimait aussi à exécuter des roulements sur un tambour, qu'il gardait précieusement dans son cabinet de travail. Il est juste d'ajouter qu'il était un véritable virtuose de cet instrument, malheureusement trop négligé, de nos jours, par les grands interprètes de l'art musical.

La princesse Loukéria, sa femme, était grande, maigre, sèche et délicate de santé. Elle souffrait fréquemment de violentes migraines, et, lors de ces accès, elle avait pris l'habitude de s'enfermer dans sa chambre à coucher, stores et volets fermés, et de se couvrir la tête de tranches de citron, maintenues par tout un système de bandelettes de toile, ce qui lui donnait alors l'air profondément vénérable d'une momie d'Égypte artistement embaumée.



Deux parentes aussi pauvres qu'éloignées faisaient, depuis de longues années, partie de la maison de la Princesse, qu'elles suivaient du matin au soir comme une ombre double. Elles se nommaient Olga Ivanovna et Glafira Petrovna, et leur longue cohabitation avait fait germer entre elles des sentiments très naturels de profonde et sincère aversion.

Olga Ivanovna était une petite femme replète et rouge comme une tomate arrivée à complète maturité. Elle affectionnait les nuances claires, les faux bijoux et les fleurs artificielles, dont elle saupoudrait à profusion la perruque jaune qui ornait sa tête.



Sa compagne, Glafira Petrovna, était noire comme un antique pruneau et sèche à l'avenant. Elle se complaisait dans les petites



pratiques d'une étroite religion, passant ses soirées à prier pour les fautes du prochain et ses journées à... les découvrir. Invariablement vêtue de noir, elle avait un maintien digne et austère; elle ne se déridait qu'en parlant du séjour prolongé qu'elle avait fait jadis, paraît-il, chez une princesse circassienne dont personne n'avait jamais pu articuler le nom, mais où elle avait été traitée en véritable enfant gâtée, — c'est elle du moins qui l'affirmait. « Lorsque j'étais chez la Princesse... », tels étaient les mots qui invariablement annonçaient le commencement d'un interminable récit, rempli selon toute vraisemblance de péripéties émouvantes, mais qu'elle n'était jamais parvenue à placer, car l'auditoire se dispersait immédiatement avec une rapidité fâcheuse.

Les trois jeunes Princes étaient de véritables enfants de la nature. Soumis par leur père à une éducation toute militaire, ils avaient contracté de bonne heure des habitudes d'ordre, d'obéissance passive et de sévère discipline, tandis que la Princesse mère leur inculquait les principes de sa foi robuste et de sa religion héréditaire. Aussi — sauf la fâcheuse surdité du prince Ivan, et l'infirmité accidentelle du prince Egor — ces braves jeunes gens pouvaient-ils être considérés comme des modèles de perfection, un peu naïfs, sans doute, et ne connaissant le monde que par ouï-dire, mais brûlant du désir de bien faire et de voler de leurs propres ailes.

Les cinq filles de la Princesse se ressemblaient toutes d'une manière frappante. Grandes et minces, leur taille avait la souplesse du jonc, mais malheureusement leur teint en avait aussi la couleur. Leurs parents leur avaient donné des surnoms qui ne cadraient pas toujours exactement avec leur extérieur. Ainsi l'aînée, Zénaïde, — qui tournait déjà le dos à la quarantaine et l'avait même perdue de vue, après l'avoir dépassée, — portait dans la famille le surnom de *Bébé;* ses sœurs répondaient aux diminutifs de *Bibi, Didi, Fifi* et *Kiki*. Ces jeunes filles entre elles ne parlaient jamais qu'anglais — ce qui est, comme chacun sait, le signe distinctif des classes supérieures en Russie. Leurs parents, qui ne comprenaient pas un traître mot de cette langue, étaient cependant très fiers des connaissances linguistiques de leur progéniture, et il arrivait fréquemment que le Prince dît à ses filles : « Allons, mes enfants! parlez anglais entre vous! » Aussitôt les cinq princesses entamaient une discussion quelconque dans la langue de Shakespeare, — légèrement modifiée à leur façon, — et alors le Prince les con-



templait avec admiration et lançait des coups d'œil d'intelligence à la Princesse, qui, dans son exquise sensibilité, essuyait une larme furtive, tant son cœur de mère débordait de joie et d'orgueil.

CHAPITRE II

DÉPART DU PRINCE ET DE SA FAMILLE. — COMMENT ILS ARRIVENT A MOSCOU. SÉJOUR A SAINT-PÉTERSBOURG. — DÉPART.

Au bout de trois semaines, les préparatifs du voyage se trouvèrent à peu près terminés.

Tous les bagages s'accumulaient, s'alignaient dans la grande cour du château, et une véritable armée d'emballeurs était nuit et jour occupée à clouer les caisses, ficeler les paquets, tout en faisant retentir les échos de leurs chants variés. Car, en Russie — particularité bizarre! — les ouvriers ont la singulière habitude d'accompagner leur besogne de musique vocale, et — détail plus étrange encore! — c'est même la seconde occupation qui joue le rôle principal. Ce gigantesque travail était aussi retardé par le zèle excessif des femmes de chambre, qui, dans la crainte d'oublier au dernier moment quelque objet essentiel de la toilette de la Princesse et de ses filles, apportaient sans cesse aux emballeurs des cargaisons entières de robes, de chapeaux, de chaussures de toute espèce, de flacons, de boîtes, de cartons, de sacs, etc., de sorte que les cris d'impatience, les interpellations, les ordres donnés aux domestiques et aux ouvriers se croisaient dans l'air sans trêve ni répit. Au milieu de ce tumulte indescriptible, mais pittoresque, la seule figure placide que l'on vît apparaître de temps en temps était celle de l'impassible docteur Doubina, qui venait jeter un coup d'œil complaisant sur les coffres à provisions et se retirait ensuite.

Le jour du départ arriva.

Par une belle journée de printemps, on vit une longue file de chariots quitter le château; trois courriers d'âges différents les précédaient; enfin venaient le Prince, la Princesse avec les



cinq princesses, leurs filles, et les trois princes, leurs fils, chaudement enveloppés dans de longues fourrures dont les plis gracieux flottaient hors des portières de leurs voitures. Dans les champs, sur les routes, les paysans se découvraient; dans les villes, les passants s'arrêtaient et contemplaient avec une admiration mêlée de surprise ce cortège imposant et grandiose; mais



le Prince, fier de l'impression qu'il produisait, jetait au passage des regards bienveillants sur la foule, et saluait gracieusement à droite et à gauche, avec une expression exquise d'indulgence et de béatitude.

A la gare du chemin de fer de Moscou, le Prince commença par aviser un employé auquel il déclina longuement son nom et ses titres; sans s'inquiéter de la surprise de cet homme, auquel cette formalité ne paraissait nullement indispensable, il lui offrit une pièce d'or comme pourboire et lui demanda de le faire arriver



à Pétersbourg, lui et sa famille, trois heures avant tous les autres voyageurs. L'employé empocha la pièce d'or et lui conseilla de prendre le train de midi, lui jurant, sur l'honneur, qu'il arriverait, de cette façon, bien avant ceux qui prendraient le train de deux heures. Le Prince le quitta, en se frottant les mains, enchanté de ce résultat surprenant.

Mais, au moment de partir, surgit une grave difficulté, qui risquait de compromettre tout à fait ce voyage, commencé sous d'aussi heureux auspices. L'administration du chemin de fer se refusait à charger tous les bagages du Prince dans le train de vitesse; car les meubles, les tableaux et autres objets de grande dimension sont considérés comme des marchandises, et ne peuvent être expédiés que par des trains spécialement affectés à cet usage. L'employé lui donnait fort obligeamment ces explications, lorsque le Prince, croyant qu'on le qualifiait de marchand, — ce qui est, comme chacun sait, la plus grande offense que l'on puisse faire à un homme de qualité, — se rua avec fureur sur le pauvre employé ahuri, et tous deux roulèrent sur le sol. A cette vue, la Princesse mère et les cinq prin-



cesses ses filles tombèrent elles-mêmes sans connaissance dans des attitudes variées à l'infini. Tout le personnel de la gare accourut au bruit et s'empressa autour de la Princesse mère et de ses filles, qui furent transportées dans la salle d'attente, tandis que le Prince et l'employé allaient s'expliquer au poste, où les avait immédiatement conduits un commissaire de police diligent. L'affaire n'eut pas de suites fâcheuses et se termina par le payement d'une forte indemnité, que l'employé réclama pour les voies de fait auxquelles le Prince s'était livré sur sa personne.



Après de longs débats, plus animés que divertissants, toute la famille réunie en conseil examina la situation et décida à l'unanimité qu'elle ne voyagerait dorénavant qu'en train de marchandises, pour ne point perdre de vue les bagages. Ainsi fut fait. Et voici comment le Prince, la Princesse, leurs enfants et leurs serviteurs ne débarquèrent à Saint-Pétersbourg que le

22 du mois de mai de l'année 1893, au lieu d'y arriver le 20 du même mois, ainsi qu'ils l'avaient annoncé à leur tante, la princesse Pulchérie Choknozoff, épouse du prince Mitrofane Choknozoff, général en retraite et grand officier de l'ordre de l'Hermine Polaire, commandant en chef du troisième corps des Kalmouks du Kamtchatka et Président du Comité central pour l'encouragement des cuirs de Russie.

La première entrevue de ce haut dignitaire avec le Prince fut des plus attendrissantes. On les vit, tour à tour, pleurer comme des fontaines et bondir de joie comme des chamois. Ces deux grands hommes ne s'étaient pas vus depuis quarante ans!

Trois jours furent consacrés à des promenades instructives à travers les rues de la capitale; mais le quatrième, le Prince et sa famille, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment reposés, se décidèrent au départ; en quittant Saint-Pétersbourg ils ne laissaient derrière eux qu'un seul regret, celui de n'avoir pu pénétrer dans l'intérieur de la colonne Alexandre, ni monter jusqu'à son faîte, et cela, par la faute du factionnaire, qui, avec un manque d'égards inqualifiable, s'était formellement opposé à cette ascension, sous le fallacieux prétexte que ce monument était fait d'un monolithe.



CHAPITRE III

LA FRONTIÈRE DE PRUSSE. — LA DOUANE. — LES MANŒUVRES MILITAIRES EN ALLEMAGNE.
LE CAMP BOULEVERSÉ.
BERLIN. — LA CONSULTATION. — L'INCENDIE. — ARRIVÉE A FRANCFORT. — CONSEIL DE FAMILLE.

Le trajet jusqu'à la frontière de Prusse s'effectua de la façon la plus satisfaisante ; nos voyageurs furent bien quelque peu incommodés par le voisinage immédiat et indiscret de certains compagnons de route, occupant le wagon contigu, — douze vaches et quatorze veaux, — qui par leurs beuglements prolongés, leurs mugissements sans fin, souvent même par des soubresauts qui ébranlaient le train entier, s'obstinaient à manifester le regret qu'ils éprouvaient à quitter leurs pâturages. Mais en dépit de ce petit désagrément, — conséquence inévitable de la résolution qu'ils avaient prise de ne voyager qu'en train de marchandises, — le Prince et sa famille s'accommodaient d'autant plus gaillardement de cette fréquentation forcée qu'ils n'ignoraient pas l'influence salutaire que peuvent exercer sur l'organisme humain la vie au grand air, en général, et la cohabitation avec les vaches, en particulier ; et cette pensée remplissait leur âme d'un calme voisin de l'attendrissement.





A la frontière de Prusse, les douaniers allemands leur posèrent les questions d'usage pour savoir s'ils n'avaient rien à

déclarer; le Prince à son tour voulut interroger les douaniers et leur demanda gravement s'ils appartenaient à l'aristocratie du pays; sur leur réponse négative, il crut devoir se renfermer dans un silence dédaigneux, après avoir d'ailleurs hautement



proclamé qu'il entendait n'être jugé que par ses pairs, — le Prince, en effet, était convaincu qu'il se trouvait en présence d'un tribunal; — toutefois, estimant prudemment qu'il fallait donner quelque satisfaction audit tribunal, il envoya ses trois domestiques devant le directeur de la douane, en les recommandant à toute sa sévérité, et les pauvres diables, qui s'attendaient à recevoir la bastonnade, se roulèrent aux pieds du chef de bureau interdit, en implorant sa miséricorde.

Pendant ce temps, on fouillait malles et colis, sans prendre garde aux cris désespérés de la Princesse et de ses filles, qui se croyaient tombées au pouvoir d'une bande de voleurs redoutables; d'ailleurs, leur résistance fut de courte durée, car elles ne tardèrent pas à se trouver mal simultanément dans les bras les unes des autres, formant ainsi un groupe, dont la composition artistique et l'abandon langoureux ne pouvaient inspirer aux assistants que des idées de profonde admiration, avec une teinte passagère de mélancolie.

La visite de la douane dura trois jours et trois nuits, vu la quantité formidable d'objets que le Prince, toujours prévoyant, avait eu soin d'emporter avec lui; malheureusement, les droits d'entrée s'élevaient à une somme si considérable, qu'une fois payés, le Prince s'aperçut avec stupeur que son portefeuille était complètement à sec. Il se vit donc dans la nécessité d'attendre toute une semaine à Eydkuhnen la réponse de son banquier de Moscou, auquel il avait écrit sans retard pour avoir de l'argent. Hélas! la réponse, si longue à venir, arriva enfin, mais non l'argent : le banquier annonçait qu'il lui était impossible



d'envoyer la somme demandée avant trois autres semaines. Le Prince était, avant tout, homme d'action; il prit sur-le-

champ une grande résolution et, réunissant autour de lui toute sa famille, il prononça ces paroles mémorables :

— Je ne bougerai pas d'ici, tant qu'il me sera impossible d'avancer ou de reculer. Voyez! je suis calme!... « Que l'on m'apporte ma pipe et un verre d'eau-de-vie!... » comme l'a dit notre immortel poète Pouschkine.



On choisit donc un emplacement favorable pour y dresser les tentes, y suspendre les hamacs, et bientôt toute la famille du Prince put goûter les douceurs du sommeil, à la suite d'un copieux souper, égayé par les sons harmonieux des trois clarinettes, qui, ce soir-là, se surpassèrent. Chacun des voyageurs s'endormit en rêvant à son pays natal, aux vastes plaines fertiles, aux immenses forêts de sapins, parsemées de champignons odoriférants.

C'est précisément au moment même où ces songes si doux venaient voltiger autour de leurs couches, au moment où le Prince rêvait qu'ayant obtenu une audience de l'Empereur, il développait devant Sa Majesté un projet gigantesque, un plan de génie qui allait bouleverser le monde et les armées : le remplacement dans les manœuvres des vulgaires soldats par de puissantes machines à vapeur; c'est au moment où l'Empereur, sous l'impression de cette révélation capitale, lui conférait le grade de commandant suprême de la cavalerie de la marine russe tout entière, — c'est à ce moment, dis-je, qu'un tumulte effrayant vint soudain les arracher tous des bras de Morphée.

Balayées comme par un ouragan, il n'était plus question des tentes; malles, colis, caisses, bagages volaient dans toutes les directions au milieu d'une confusion inexprimable; la Princesse et ses enfants, incapables de lutter contre le tourbillon, roulaient pêle-mêle dans la poussière, tandis qu'une troupe



de cavaliers, suivie de près par plusieurs batteries d'artillerie de campagne, passait ventre à terre, à l'endroit même où, quelques instants auparavant, cette paisible famille dormait, bercée de songes heureux.

Par un malencontreux hasard, l'emplacement choisi pour le campement se trouvait précisément situé au centre du territoire des manœuvres d'un corps d'armée prussien : une simple charge de cavalerie avait suffi pour transformer en véritable chaos le terrain occupé par la petite colonie.



Deux des jeunes princesses avaient été projetées dans l'espace, à une hauteur prodigieuse; et pour comble de malheur, leurs crinolines, gonflées par la brise du matin, formaient parachutes et les empêchaient de reprendre pied sur la terre ferme aussi rapidement qu'elles paraissaient le désirer : elles mirent quatre heures à redescendre dans le sein de leur famille.



L'un des jeunes princes avait été lancé, lui, la tête en avant, contre un tonneau de vin du Caucase avec une telle violence, qu'il l'avait percé du coup; il s'y serait infailliblement noyé, s'il n'avait fait la planche pendant douze heures consécutives;

cet exercice prolongé ne l'empêcha pas, pendant douze heures, de pousser sans interruption des cris d'alarme et d'appeler à son secours.

Ce ne fut aussi qu'au bout de longues et patientes recherches,



de fouilles habilement dirigées, qu'on parvint à découvrir les trois clarinettes, qui avaient disparu simultanément dans une profonde excavation et qu'on retrouva à quarante-trois pieds au-dessous du niveau du sol, dans une position verticale, la tête en bas; inutile d'ajouter que nos trois musiciens commençaient à s'y ennuyer prodigieusement.

La Princesse mère n'eut, pour sa part, à déplorer d'autre perte que celle de son bonnet : un cheval de cuirassier l'avait



happé au passage; deux ans plus tard, le colonel du régiment lui en renvoya les rubans.

Seul, le docteur Doubina n'avait pas été troublé dans son sommeil. En homme prudent, il avait eu la sage précaution de se creuser au-dessous de sa tente une espèce de petit caveau et l'ingénieuse idée de garnir ce refuge de sérieuses provisions de bouche ainsi que de liqueurs variées; c'est dans cet abri confortable qu'il s'était retiré, le soir venu, pour se coucher et dormir, sous une triple épaisseur de tapis faits avec des peaux d'ours.

On imagine sa surprise le lendemain matin quand il sortit de son asile et aperçut le campement complètement bouleversé.



« Ah ! enfin ! vous voilà ! illustre philosophe ! lui cria le Prince en le voyant surgir de terre. Eh bien ! que pensez-vous de ce qui nous arrive ? »

Le savant s'arrêta court en face du Prince, muet, l'air profondément absorbé, et, tout en se grattant le bout du nez, sembla chercher longtemps les causes de ce cataclysme. Puis, sans mot dire, il tira du fond de l'une des poches de sa vaste redingote une gourde de dimension respectable qu'il porta à ses lèvres ; quand il l'eut à moitié vidée, il fit demi-tour sur ses talons et reprit le chemin de son refuge d'un pas ferme, toujours muet, insondable comme un sphinx et sans se préoccuper de l'exclamation plus énergique que parlementaire dont le Prince accompagnait sa retraite.

Au même moment, d'ailleurs, le bruit de deux voix aussi aigres que retentissantes vint attirer l'attention du Prince, et les deux demoiselles de compagnie parurent devant lui. La grosse Olga, rouge et essoufflée, poursuivait sa maigre compagne qui lui répondait d'un ton profondément méprisant.

« Qu'y a-t-il ? voyons ! Expliquez-vous ! Mais surtout que chacune de vous ne parle qu'à son tour ! dit le Prince d'un air sévère.

— Excellence ! s'écria Olga Ivanovna d'une voix entre-



coupée par l'émotion, depuis longtemps déjà j'étais en butte aux persécutions de cette horrible créature...

— Vous êtes une menteuse, une calomniatrice..., voulut interrompre Glafira dont les yeux lançaient des éclairs.

— Silence ! cria le Prince d'une voix tonnante.

— Altesse ! continua la grosse blonde, la nuit dernière, au milieu du désordre général, on m'a volé mon chapeau neuf, un superbe chapeau tyrolien orné d'un vautour empaillé.

— Un vautour ? en vérité ! dit ironiquement Glafira : c'était une dinde... comme elle !

— Silence ! s'écria le Prince ; puis se tournant vers Olga Ivanovna : Et vous accusez de cette soustraction ?...

— Cette femme ! dit la grosse blonde en désignant sa com-

pagne d'un geste théâtral; elle est jalouse du bon goût et de l'élégance de mes toilettes...

— Jalouse! moi? interrompit Glafira exaspérée, et qu'aurais-je fait de son oie empaillée?...

— Une oie? mon vautour! un vautour superbe! Aussi grand qu'un aigle! » criait Olga Ivanovna.

La discussion s'échauffait et menaçait de tourner au tragique, lorsqu'un fait inattendu vint couper court à l'altercation. Au moment où Olga Ivanovna levait les bras vers le ciel, comme pour appeler sur la coupable les foudres d'en haut, on la vit tout à coup, à la stupéfaction générale, s'élancer en l'air, en tournant comme une toupie, et retomber lourdement dix pas plus loin sur le sol. L'auteur de cette brusque évolution n'était autre que Michka, l'ours du Prince. Cet animal, fort espiègle de sa nature, s'était sournoisement glissé derrière Olga Iva-



novna et d'un vigoureux coup de tête l'avait envoyée promener à travers l'espace.

« Très bien, Michka! dit le Prince en caressant son compagnon favori; voilà une bonne manière de mettre fin à une ennuyeuse conversation. »

Olga Ivanovna fort heureusement avait eu plus de peur que de mal, on la releva sans grand dommage, et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, on retrouva bientôt après, à sa grande joie, son fameux chapeau tyrolien et son vautour.

A part cet incident, les quatre semaines que la famille Kozakokoff passa à la frontière de Prusse furent d'une monotonie tout à fait champêtre et primitive : quelques promenades, plus fatigantes que variées, le long de la ligne du chemin de fer, la lecture réitérée de l'Indicateur, l'exécution par les trois clarinettes de deux ou trois morceaux d'ensemble où ils se plaisaient à évoquer les souvenirs de leur patrie, comme, par exemple,



ces romances russes, si simples dans leur idée, si poétiques dans leur forme :

« Les jeunes gens arrivaient de Novgorod...
La jeune fille rouge était dans la rue... (*bis*), etc., etc. »

Ou bien :

« Oh ! trop charmante contrée !
Oh ! pays miraculeux !
Mon ami m'a délaissée,
Car les hommes sont des gueux.
Pour me percer la poitrine
Prends ton petit pistolet,
Et je ferai bonne mine
A cet effroyable arrêt.
Fais graver une devise
Sur ma tombe tout en haut,
Que chaque passant y lise :
L'amour conduit au tombeau (1). »

Cette dernière romance surtout produisait une impression poignante sur toute la famille du Prince, et le Prince lui-même, incapable de maîtriser son émotion, éternuait avec violence et crachait par terre sans interruption, chaque fois que revenait la mélancolique ritournelle qui terminait cette touchante complainte d'une jeune fille abandonnée par un vil séducteur et cherchant dans la mort un remède sinon réjouissant, du moins efficace, à ses douleurs incomprises.

Enfin les capitaux que le Prince attendait depuis un mois à la frontière de Prusse arrivèrent, et le Prince, fidèle à sa résolution, partit immédiatement pour Berlin, par le premier train de marchandises qu'il put prendre ce jour-là.

Il n'y fut pas plus tôt installé, à l'hôtel de Saint-Pétersbourg, qu'il fit mander les trois premiers médecins de la ville, les docteurs Shafskopf, Eselman et Naseweiss; il désirait les consulter pour savoir quelles étaient les eaux minérales capables de rendre la santé à sa femme et à ses enfants.

Le Prince, en s'adressant à ces docteurs, avait choisi les chefs reconnus des trois grandes écoles de l'art médical moderne en Allemagne. Le Dr Shafskopf était le plus célèbre représentant des *allopathes*. Eselman (disciple du fameux Hahnemann) personnifiait les doctrines des *homéopathes*. Quant au Dr Naseweiss, explorateur hardi des sentiers inconnus de la science,



il tenait haut et ferme l'étendard de la nouvelle école, qu'il avait fondée, des *Graisse-moi-la-pathes* — dont le nombre s'accroît chaque jour d'une façon inquiétante, quoique naturelle.

Les trois illustres praticiens se rendirent sans tarder à son appel, la consultation eut lieu le jour même.

Le docteur Shafskopf prit le premier la parole ; il commença par demander au Prince où étaient situés ses domaines et quel était l'âge de son intendant ; puis il crut devoir s'enquérir encore de diverses autres circonstances : si le bilboquet n'était pas interdit en Russie comme tous les jeux de hasard, s'il était vrai qu'on donnât le knout au directeur de l'Observatoire les jours de pluie, etc., etc...

Après avoir obtenu des réponses parfaitement catégoriques, il déclara que la maladie du Prince et de sa famille n'était autre qu'une *paracrétiniasis du diaphragme* à l'état latent avec des dispositions à la *périencroutinorée du système nerveux,* maladie incurable, dans le sens absolu du mot; cependant, dans le

(1) Traduction littérale du russe. Ressemblance garantie. (Note de l'auteur.)

cas particulier actuel, il prescrivait les eaux de Wiesbaden, de Hombourg ou d'Ems, au choix du Prince, avec un régime fort sévère, exclusivement composé de choucroute et de bière, car toute autre nourriture pouvait occasionner une mort instantanée et provoquer ainsi un mal à peu près irrémédiable et réfractaire aux traitements ordinaires de la science moderne.



Le Prince et sa famille écoutèrent avec une attention pleine d'anxiété le diagnostic et les conclusions thérapeutiques du savant docteur; lorsque celui-ci eut achevé sa péroraison, ils se tournèrent vivement du côté du docteur Eselman, qui, debout, la parole vibrante, combattait déjà violemment l'opinion du docteur Shafskopf; en quelques phrases nettes et précises il démontra d'une manière indiscutable : 1° que la maladie de la Princesse et de ses enfants ne pouvait être guérie que par les eaux de Krœznach, de Carlsbad ou de Schlangenbad, et cela, à cause de la tranquillité absolue et complète dont jouissent les malades dans ces trois villes, plus méridionales qu'animées; 2° que son confrère, en conseillant un régime de choucroute, avait prouvé qu'il n'entendait rien à la médecine et qu'il ferait mieux d'aller se promener que de donner des consultations.

A mesure qu'il parlait, les visages de ses collègues devenaient, tour à tour, pâles d'indignation, verts de colère, bleus de fureur concentrée, cramoisis de rage et jaunes de bile rentrée; les dents serrées, muets et tremblants, en proie à une épouvantable fureur concentrée, ils roulaient des yeux injectés de sang et offraient un aspect si terrifiant que les jeunes Princesses, d'un élan spontané et instinctif, se précipitèrent hors du salon en poussant des cris de terreur pendant que la Princesse mère, paralysée par la frayeur, se cramponnait aux bras de son fauteuil avec l'énergie du désespoir.



« Donnerwetter parapluie! » s'écria le docteur Naseweiss, qui jusque-là n'avait rien dit, « vous êtes tous les deux des ânes! Pourquoi êtes-vous ici? pour donner de bons conseils à ces illustres malades et non point pour vous quereller comme de vrais charlatans et de simples apothicaires! animaux!... brutes!... chenapans!... Sangrados ratés!... »

Joignant le geste à la parole, le docteur Naseweiss se précipita sur ses deux confrères; ceux-ci, de leur côté, ripostèrent promptement en appliquant leurs coups avec une précision qui

dénotait chez eux une profonde connaissance du corps humain et une longue étude de l'anatomie comparée.



En présence de cette lutte acharnée le Prince courut en toute hâte au poste le plus proche pour faire empoigner les trois



fougueux disciples d'Hippocrate; mais ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, eurent bientôt mis au pillage tout le mobilier de l'appartement, se jetant simultanément à la face des épithètes de moins en moins parlementaires et des meubles de plus en



plus volumineux. Ce fut bien autre chose quand on voulut les séparer. Le maître de l'hôtel, qui tenta le premier de pénétrer dans la chambre, reçut sur la tête une armoire, ce qui lui fit immédiatement pousser au sommet du crâne une proéminence bizarre, non classée jusqu'alors par les phrénologues, mais qui fut dénommée par la suite, à cause de son origine, la bosse de la Médecine.

Le brigadier de la police faillit subir un sort analogue; un faux pas le fit choir au moment où il cherchait à s'emparer des combattants; une fois à terre, le corps de ce malheureux représentant de l'autorité servit en quelque sorte de piédestal aux trois savants, qui trépignèrent sur son dos, en prenant tour à tour les poses les plus sculpturales des athlètes de l'antiquité.

Le Prince sentit alors se réveiller en lui ses anciens instincts

de guerrier indomptable ; n'écoutant que son courage, il se rua sur les trois médecins ; mais un vigoureux coup de poing du docteur Naseweiss lui rabattit aussitôt son chapeau jusque sur le nez ; le docteur Shafskopf, dans le même instant, le saisit par les pieds et se mit à le faire tournoyer autour de sa tête avec une rapidité vertigineuse ; si rapide cependant que fut la rotation, elle n'empêchait pas le docteur Eselman de happer au passage avec une adresse surprenante la chevelure lamentablement ébouriffée du Prince, et chaque fois que la tête de



l'infortuné boyard revenait à portée de ces mains redoutables, elle leur laissait quelque mèche arrachée, pitoyable dépouille !

Dans l'ardeur du combat, les bougies furent renversées ; les tapis et rideaux prirent feu, en peu d'instants l'hôtel devint la proie des flammes. Au milieu du brasier ardent, entourées d'une épaisse fumée, on entrevoyait encore les silhouettes des trois docteurs, qui, sourds à la voix de la raison et à celle des pompiers, continuaient à disserter avec une animation farouche sur quelque grave question de chirurgie transcendante, tandis que les enfants du Prince entraînaient leur malheureux père,



à moitié rôti, loin d'une ville inhospitalière, dont il ne pouvait garder que des souvenirs aussi cuisants que pénibles.



A Francfort-sur-le-Mein, le Prince — à peine remis sur pied — réunit un conseil de famille afin d'étudier en commun le plan de conduite qu'il conviendrait de suivre dorénavant. Il fut

décidé, à l'unanimité, que la famille se diviserait en trois groupes distincts, et que chacun d'eux prendrait le surlendemain une direction différente.

Le prince Ivan avec la Princesse sa mère, les deux demoiselles de compagnie, les femmes de chambre et les clarinettes, iraient passer six semaines aux eaux d'Aix en Savoie, où l'air des montagnes ne pourrait que leur faire le plus grand bien. Le prince Egor et les cinq princesses, ses sœurs, accompagnés du docteur Doubina, se dirigeraient vers Bade, où, tout en prenant soin de leur santé, ces jeunes personnes trouveraient les habitudes d'élégance et les belles manières d'un monde choisi et brillant. Quant au Prince lui-même, il résolut de se rendre à Hombourg avec le plus jeune de ses fils, Phénogène, son ours favori, le fidèle Michka, et toute sa suite. La famille devait se retrouver au bout de six semaines; le rendez-vous général fut fixé à Paris.



CHAPITRE IV

LE TIR NATIONAL. — LA FAMILLE EN DANGER. — DÉPART DE LA PRINCESSE ET SON ENTRÉE A AIX EN SAVOIE.
LES JEUNES PRINCESSES ARRIVENT A BADE. — FÊTES DE BADE.
LE BAL COSTUMÉ. — CATASTROPHE. — ARRIVÉE DE LA PRINCESSE A BADE. — LE CHOLÉRA.
DISPARITION MYSTÉRIEUSE DU PRINCE. — COMPLICATIONS POLITIQUES.

Avant de se séparer, la famille voulut passer ensemble cette dernière journée, et se rendre au Tir national; le Prince, la Princesse, leurs enfants, ainsi que leurs nombreux serviteurs, revêtirent tous un costume de tirailleurs : chapeau vert, justau-



corps vert, bottes à l'écuyère vertes, pantalon vert, chemise verte, cocarde aux couleurs de l'Allemagne et carabine à longue portée. Un immense char à bancs les conduisit jusqu'à l'emplacement du tir, signalé de très loin par un feu roulant de coups de fusil, qui ne cessait pas du matin au soir.

S'étant étourdiment trompés de porte, le Prince et sa famille pénétrèrent dans le stand, juste devant les cibles, en face des tireurs; heureusement et par un hasard vraiment providentiel il n'y avait, ce jour-là, au Tir national, ni Tyroliens, ni Suisses, mais simplement quelques modestes tireurs de la ville, qui brûlaient leur poudre plutôt par acquit de conscience que pour endommager les planches qui leur servaient de but; la vérité nous force à convenir qu'en fait de prix ces braves Francfortois auraient plus facilement obtenu un prix de persévérance qu'un



prix d'adresse, car il leur fallut plus d'une demi-heure d'efforts persistants pour arriver à loger deux balles dans les mollets

d'un des domestiques du Prince qui s'aperçut alors — mais un peu tard — du terrible danger qu'ils venaient d'affronter en se trompant d'entrée.

Sans perdre un seul instant son sang-froid, le Prince, avec la légèreté d'une biche effarouchée, se mit à courir à travers le champ de tir, suivi de toute sa famille, qui galopait derrière lui tant bien que mal, en dépit des bottes à l'écuyère bien gênantes dans un pareil moment. Le blessé fut laissé sur le terrain, car on avait vainement essayé de le traîner par le pied gauche jusqu'à la sortie. Détail curieux à noter; il se produisit alors un phénomène extraordinaire et inexpliqué : en présence du danger, le prince Egor recouvra subitement l'usage de ses jambes et stupéfia sa famille par ses bonds prodigieux.

Les autorités civiles et militaires de Francfort, informées de l'incident, ouvrirent immédiatement, sur les lieux mêmes, une



enquête des plus sérieuses, pour rechercher la cause première de ces événements qui avaient jeté le trouble dans les paisibles distractions des tireurs francfortois. On appliqua la question du brodequin et de l'eau au domestique du Prince, qui ne put, d'ailleurs, fournir aucun renseignement en allemand, car il ignorait totalement cette langue; cependant, en sa qualité d'étranger, il fut condamné à mort comme espion et fusillé sur l'heure.

Le lendemain matin, conformément au plan adopté, la famille du Prince se dispersa dans trois directions différentes.

Le prince Ivan et la Princesse sa mère, précédés des trois clarinettes, firent une entrée triomphale à Aix en Savoie, par



une belle matinée de juin. La population leur fit une réception d'autant plus enthousiaste que des affiches, placardées sur tous les murs de la ville, venaient d'annoncer l'arrivée d'une troupe de singes savants, accompagnés d'une charmeuse de serpents, qui promettait de donner plusieurs grandes représentations.

Immédiatement les reporters de la presse locale se précipitèrent chez le prince Ivan pour l'interviewer; mais la surdité intense dont il était affligé amena un quiproquo des plus fâcheux : dès le lendemain en effet tous les journaux annon-

cèrent dans leurs dernières nouvelles qu'un chimpanzé de la plus grosse espèce errait en liberté à travers les corridors du Grand-Hôtel, qu'on ignorait si cet animal était dangereux, mais qu'en tout cas on devait craindre à chaque instant son apparition dans les rues de la ville. Les autorités s'émurent et le parquet fit une descente dans l'hôtel pour prendre les mesures indispensables et interroger la Princesse; mais à la vue des magistrats, la noble dame, ne doutant pas une minute qu'elle ne fût en présence des autorités réunies en corps pour lui souhaiter la bienvenue, commença une allocution en russe pour les remercier de leur visite et leur en exprimer toute sa gratitude. Puis, sur un signe de leur auguste maîtresse, les trois clarinettes attaquèrent vigoureusement un *trepak* russe (1); aussitôt trois des femmes de chambre s'élancèrent au milieu du salon et se mirent à esquisser un pas aussi gracieux que compliqué avec un brio et une perfection qui plongèrent les sévères magistrats dans un état de stupéfaction voisin de l'ahurissement le plus complet. A la fin tout s'expliqua et la cordialité la plus parfaite ne tarda pas à s'établir entre la municipalité et les nobles voyageurs.

La Princesse continua donc sa cure de la façon la plus satisfaisante. Deux fois par jour elle allait boire l'eau de la source, accompagnée de son orchestre, à la grande joie des baigneurs, qui faisaient à ces musiciens extraordinaires des ovations sympathiques, car c'était la première fois qu'ils voyaient des clarinettes non aveugles et sans caniches.

De leur côté le prince Egor et les cinq princesses, ses sœurs, étaient arrivés à Bade, où ils avaient retrouvé les plus illustres représentants de l'aristocratie du monde entier, qui de tout temps s'est donné rendez-vous sur les rives fleuries de l'Oos, rivière plus étroite que profonde, mais offrant, au moment de la crue des eaux, des recoins très favorables pour la pêche de la sangsue.

(1) Danse nationale qui rappelle la gigue.

Le prince Egor se rendit au Casino le jour même de son arrivée; il y fit aussitôt la connaissance d'un haut fonctionnaire turc, Détrouss-Pacha, qui le présenta tout de suite au comte Eskrokevitch, noble moldave exilé. Ces deux éminents personnages lui proposèrent immédiatement une partie d'écarté, pendant laquelle ils donnèrent libre cours à leurs convictions monarchiques en tournant une collection invraisemblable de rois.



Le prince Egor rentra à l'hôtel, le portefeuille complètement vide, mais enchanté d'avoir été admis à l'honneur de lier connaissance avec des gens aussi distingués.

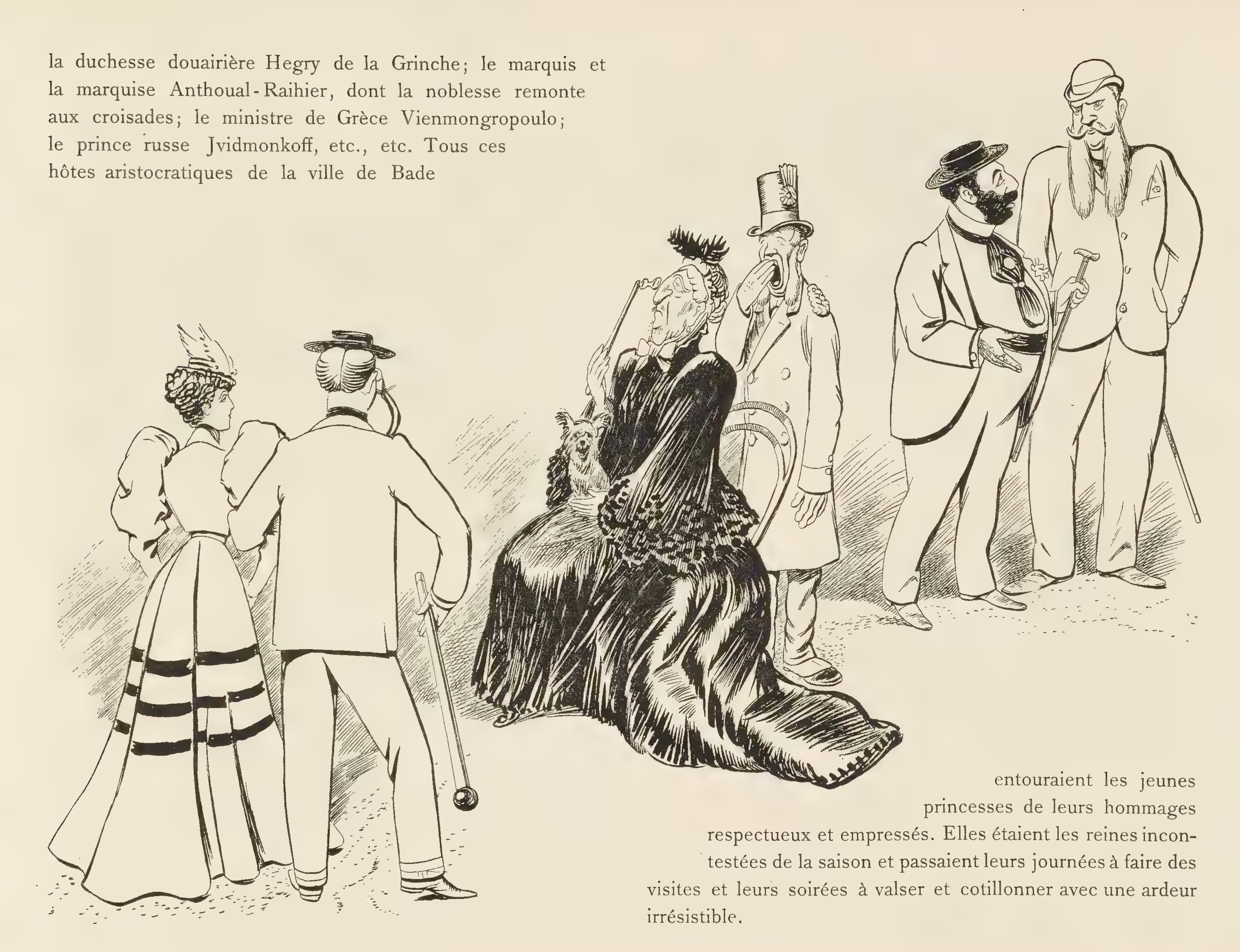
Les jours suivants se passèrent en fêtes et en réjouissances de toutes sortes. Cette année-là, à Bade, la saison était exceptionnellement brillante : le Comité des courses était parvenu à réunir deux chevaux pour courir le Grand Prix. D'ordinaire il ne s'en présentait qu'un, tout au plus, quelquefois pas du tout, ce qui mettait les parieurs dans une position assez embarrassante.

La famille Kozakokoff fut invitée à une série de déjeuners dansants, dîners et bals, donnés par les membres les plus



considérables de la colonie étrangère, parmi lesquels nous citerons au hasard : le prince romain Deramoli; lord O'Kelpif, issu des rois d'Irlande; lady Spepsy avec sa famille; le prince tunisien Alfa-bey avec ses deux neveux, Maka-bey et Barna-bey;

la duchesse douairière Hegry de la Grinche; le marquis et la marquise Anthoual-Raihier, dont la noblesse remonte aux croisades; le ministre de Grèce Vienmongropoulo; le prince russe Jvidmonkoff, etc., etc. Tous ces hôtes aristocratiques de la ville de Bade



entouraient les jeunes princesses de leurs hommages respectueux et empressés. Elles étaient les reines incontestées de la saison et passaient leurs journées à faire des visites et leurs soirées à valser et cotillonner avec une ardeur irrésistible.



Une grande partie de lawn-tennis fut organisée chez le général américain Mac-Kinion, commandant en chef de la cavalerie du Missouri, afin d'initier les cinq princesses aux mystères de ce jeu entraînant. Du premier coup de raquette,

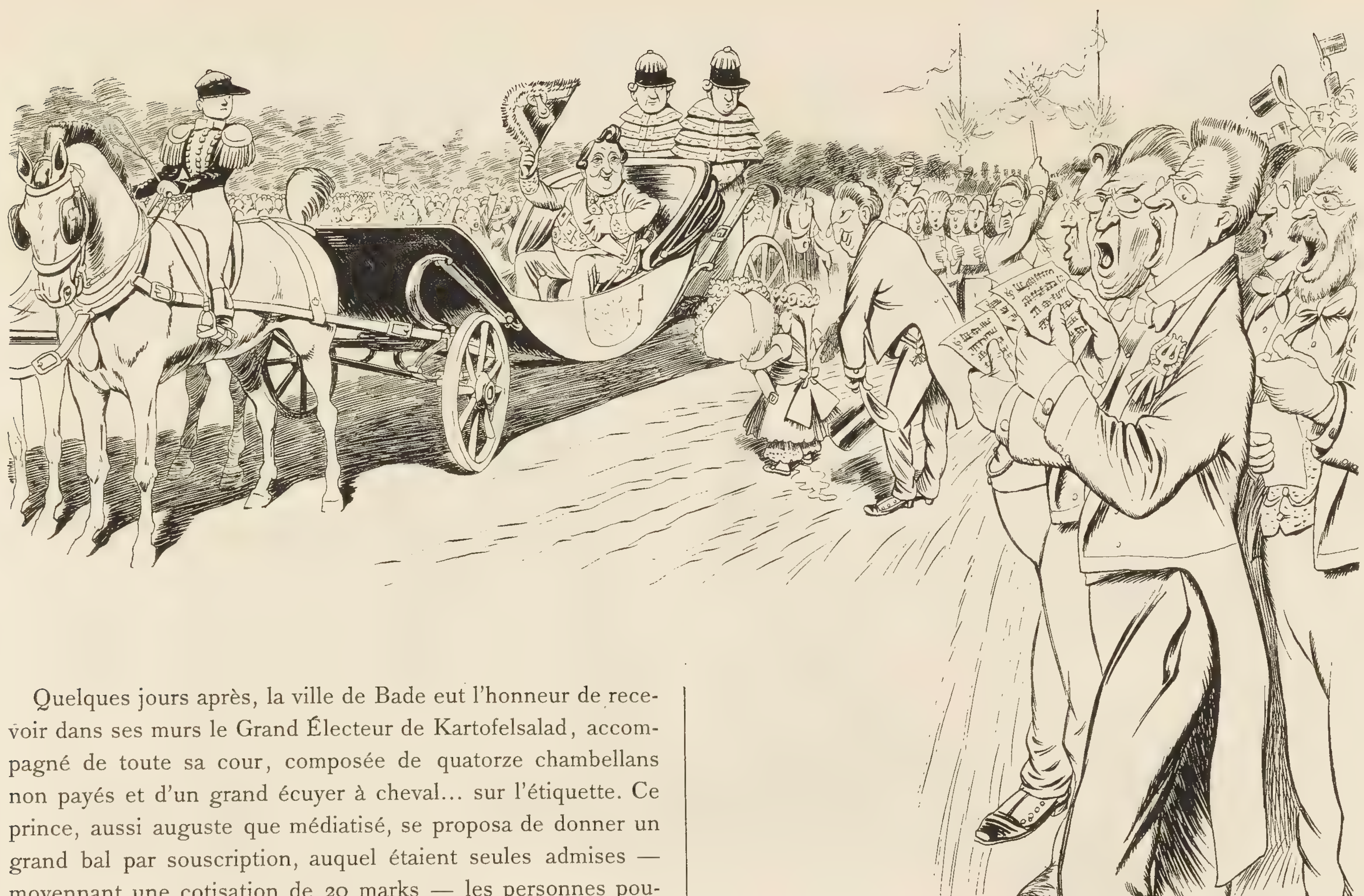


lancé d'une main sûre, l'aînée des princesses envoie sa balle en plein dans la bouche toute grande ouverte d'une vieille lady qui se disposait à engloutir vingt-quatre sandwichs superposées. Saisie de frayeur, l'Anglaise avale les sandwichs avec la balle,



— qu'elle garda d'ailleurs dans l'estomac jusqu'à la fin de ses jours. Désolées, les cinq princesses s'élancent au secours de la victime, mais dans leur précipitation, elles oublient le filet du lawn-tennis, viennent s'y heurter violemment et exécutent avec un rare ensemble une culbute générale devant toute l'assemblée, qui sembla prendre intérêt à ce spectacle à la fois imprévu et pathétique.

Cette scène provoqua naturellement une émotion générale. L'antique et respectable baronne Rurei von Omletenburg, connue pour sa sensibilité exquise, ne put retenir ses larmes ; cette excellente personne, après avoir arrosé de ses pleurs les quatre douzaines de mouchoirs qu'elle portait constamment sur elle, fut rapportée à son domicile sur une civière, en proie à une violente crise de nerfs ; elle ne cessa, dit-on, de pleurer que six mois plus tard, lors des premiers froids.



Quelques jours après, la ville de Bade eut l'honneur de recevoir dans ses murs le Grand Électeur de Kartofelsalad, accompagné de toute sa cour, composée de quatorze chambellans non payés et d'un grand écuyer à cheval… sur l'étiquette. Ce prince, aussi auguste que médiatisé, se proposa de donner un grand bal par souscription, auquel étaient seules admises — moyennant une cotisation de 20 marks — les personnes pouvant justifier de quatre siècles de noblesse sans mésalliance. Néanmoins les autres personnes pouvaient obtenir le droit d'entrée, mais à la condition de verser une cotisation trois fois plus forte. Ce système présentait ce double avantage : d'abord de tracer une ligne de démarcation bien tranchée entre les gens de qualité et les simples plébéiens ; ensuite de procurer à l'Électeur les fonds nécessaires pour ses déplacements et ses frais de représentation.

Pour donner à la fête un éclat encore plus vif, l'Électeur fit annoncer par la ville que le costume travesti serait de rigueur.



Le prince Egor, en souvenir de sa patrie, conçut l'ingénieuse idée de se déguiser en *samovar* russe (1). Il se fit donc confectionner une immense bouilloire en cuivre reluisant qui pût être remplie d'eau chaude le jour du bal. La tête, les bras et les jambes du Prince émergeaient seuls de l'ustensile, qui dissimulait entièrement le corps du jeune Egor. Quant aux cinq princesses, ses sœurs, elles symbolisaient les quatre saisons; deux

(1) Grande bouilloire en cuivre poli dont on se sert, en Russie, pour préparer le thé.

d'entre elles s'étaient chargées du rôle de l'hiver, allusion délicate à l'importance de cette saison qui en Russie dure deux fois plus longtemps qu'ailleurs. La plus jeune figurait le printemps russe; elle s'était, à cet effet, enveloppé les joues d'un énorme foulard, simulant ainsi une violente rage de dents, ce qui était une manière de rappeler que le printemps est l'époque de l'année où l'on attrape des refroidissements avec le plus de facilité. L'été était représenté par la seconde des princesses, qui, en se frottant le visage et les mains avec de l'indigo, avait réussi à se donner l'aspect d'une cholérique; charmante inspiration! car n'est-ce pas en été que les cas de choléra éclatent le plus fréquemment en Russie? L'automne, saison des fruits, était personnifié par la troisième princesse, déguisée en gigantesque champignon d'une espèce aussi peu vénéneuse que possible. Quant aux deux aînées, qui, couvertes de fourrures précieuses, donnaient l'illusion de l'hiver, elles portaient des nez et des oreilles en carton blanc, qui devaient se détacher et tomber à terre, pour bien montrer qu'ils étaient réellement gelés.

La fête fut splendide. Dès huit heures du soir, une foule élégante et parée se pressait dans les allées du parc, brillamment illuminé par d'innombrables lanternes de couleur.

C'était un ruissellement inouï de brocarts, de rubans, de dentelles sur lesquels les diamants — dont quelques-uns vrais — et les pierres précieuses — la plupart fausses — étincelaient comme des étoiles aux mille feux. Les invités avaient rivalisé de goût et d'imagination pour donner au bal un aspect pittoresque et original. Des Iroquois se promenaient gravement en donnant le bras à des Déesses de l'Olympe; plus loin un brigand calabrais s'entretenait amicalement avec la Justice en personne représentée par une dame armée de cette célèbre balance qui généralement semble être un instrument assez inutile, car on la représente absolument vide. Au milieu du parc, sur la grande pelouse, un groupe de bergers et bergères Watteau échangeaient de gais propos avec des ours, des lions et autres bêtes féroces; pendant qu'autour d'eux et aux sons d'une valse mélo-



dieuse tourbillonnait un flot de pierrots blancs, de capucins gris, de noirs Abyssiniens, de Mephistos rouges et de jaunes Chinois, sous les clairs rayons de la lune, qui contemplait ce riant spectacle de son air le plus placide.



L'Électeur, entouré de ses quatorze chambellans — dont les sept premiers représentaient les sept merveilles de l'antiquité, et les sept autres les jours de la semaine, — recevait ses invités, saluant les nobles d'un air affable, et les autres d'un air plus affable encore — à cause de leur triple cotisation.

A l'entrée de la famille Kozakokoff, un murmure approbateur parcourut l'assistance.

L'Électeur lui-même, fidèle aux anciennes traditions de haute courtoisie et de galanterie chevaleresque — hélas! à jamais disparues — s'élançant au-devant des jeunes Princesses, leur fit un salut, dont la grâce suprême excita l'admiration de l'assistance que le respect seul empêcha de crier : *Bis!*



Malheureusement le prince Egor, dont le corps était plongé dans l'eau bouillante qui remplissait le samovar, ressentit bientôt les effets cuisants de cette température surchauffée, et se mit à se rouler par terre en poussant des hurlements de douleur. Ses mouvements désordonnés firent jouer les robinets de l'appareil, qui s'ouvrirent, lançant au loin des jets d'eau bouillante et des cascades fumantes de vapeur. Un tumulte inouï éclate dans la salle; le bruit se répand que le Prince vient d'être pris d'une attaque subite de *choléra nostras,* et la Princesse, sa sœur — celle qui représentait l'été, — met le comble à la terreur générale, en parcourant les jardins et implorant à grands cris du secours pour son frère. A la vue de cette femme verdâtre et livide, les invités prennent la fuite de tous côtés, affolés, et convaincus qu'ils ont devant eux le choléra en personne.



Le télégraphe fonctionna toute la nuit, annonçant dans toutes les parties du monde l'appartion du choléra à Bade; les dépêches ne laissaient aucun doute sur la gravité de la situation, donnaient les renseignements les plus circonstanciés sur l'éclosion subite, en pleine fête, du terrible fléau importé, disait-on, par une famille russe, aussi illustre que contaminée, et portant le nom de Kozakokoff. Les mieux informés ajoutaient force détails, racontaient la rapidité de la contagion, signalaient le danger immédiat et futur, les mesures à prendre, les soins à donner, le régime à suivre, indiquaient le nombre déjà considérable des victimes, montraient les hôpitaux encombrés, la ville entière retentissant des lamentations des malades et des cris des mourants, et ne manquaient pas d'ailleurs en terminant de mettre la population en garde contre un affolement prématuré.

Quelle ne fut pas la douleur de la Princesse, en lisant le lendemain matin à Aix cette effroyable nouvelle! Son parti fut vite

pris; sur-le-champ, sans même dire un mot d'adieu aux trois



clarinettes consternées, elle se mit en route pour Bade avec



le prince Ivan, afin de rejoindre ses enfants.

Mais elle comptait sans les règlements de police et les mesures d'hygiène adoptés pour combattre le fléau, et qui s'opposaient absolument à toute entrevue avec eux. Après de longs pourparlers, on consentit à les soumettre tous deux à des fumigations préalables dans une armoire hermétiquement close; cette opération dura trois jours. Puis on les fit monter dans une voiture cellulaire qui ne s'arrête qu'au centre de la forêt Noire, devant les ruines d'un castel féodal, transformé



en lazaret et entouré d'une triple ligne de sentinelles armées jusqu'aux dents. C'est là que le prince Egor, toujours emprisonné dans sa bouilloire dont il n'avait pu se débarrasser, et les cinq princesses, ses sœurs, qui n'avaient pas eu le temps d'ôter leurs déguisements, se trouvaient enfermés, chacun dans un cabanon séparé, chargés de chaînes comme des malfaiteurs.

A la vue de tant d'infortune, la Princesse ne put contenir sa douleur maternelle et tomba sans connaissance dans les bras de

son fils. Doué d'une présence d'esprit supérieure, le prince Ivan se déchargea du poids de son auguste mère en l'appuyant délicatement contre le mur de la prison et courut à l'ambassade pour porter plainte contre les autorités allemandes.



Le cœur bouillant d'indignation à la pensée des mauvais traitements auxquels on soumettait les membres de sa famille, le prince Ivan voyait déjà l'événement transformé en incident diplomatique, l'ambassadeur demandant ses passeports, le gouvernement impérial exigeant une réparation éclatante et l'avant-garde de l'armée russe établissant ses bivouacs autour de la ville de Bade. C'est en méditant ces projets de juste vengeance qu'il arriva à l'ambassade.

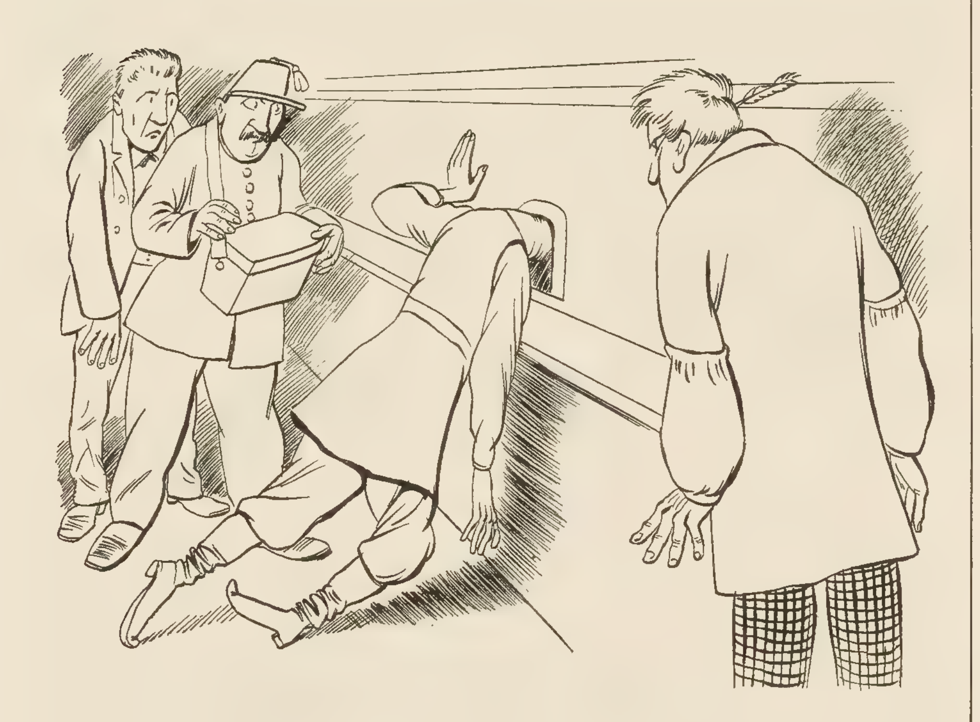
Malheureusement, l'ambassadeur était en congé perpétuel; quant aux secrétaires, ils étaient partis justement pour Paris, où ils passaient leur temps d'une façon fort agréable et d'où ils ne songeaient guère à revenir. Le malheureux Prince ne trouva donc à la chancellerie qu'un jeune attaché en train de confectionner des petits bateaux en papier, qu'il numérotait soigneusement; malgré ses efforts, il ne put entamer aucune négociation sérieuse avec ce diplomate, qui était, lui aussi, atteint d'une surdité invétérée.



Il s'adressa donc au portier, homme aimable, qui, moyennant un fort pourboire, lui indiqua la seule voie pratique pour sortir d'embarras : c'était d'écrire une lettre officielle à l'ambassadeur; toutefois il le prévenait obligeamment de ne pas attendre de réponse, car la principale occupation des ambassades est, comme chacun sait, de ne jamais répondre aux lettres qui leur sont adressées; c'est ce que l'on nomme le secret diplomatique.

Il ne restait au prince Ivan qu'une seule ressource, courir au télégraphe et envoyer à Hombourg une dépêche à son noble père. Jugez de sa consternation, lorsqu'au bout d'une heure, on lui fit savoir que le prince Kozakokoff était parti de Hombourg pour une destination inconnue, sans laisser d'adresse! C'en était trop! l'infortuné prince Ivan battit l'air de ses mains et s'effondra sur lui-même; il tomba même si malencontreuse-

ment, la tête en avant, dans l'unique guichet du télégraphe, qu'il l'obstrua complètement. Pendant trois jours on essaya vainement de le retirer de cette ouverture, interdite d'ailleurs



au public. Les communications télégraphiques entre Bade et le reste de l'univers se trouvèrent ainsi forcément interrompues; les cercles les mieux informés en tirèrent cette conclusion que toute la population de Bade devait être morte du choléra. Les gouvernements s'émurent. Dans les parlements des interpellations violentes furent adressées aux ministres; les chancelleries échangèrent des notes énergiques, et l'on procéda à des armements gigantesques. Les garnisons des frontières furent renforcées; l'Angleterre expédia une escadre de cuirassés sous les ordres de quatorze amiraux de sexes différents, avec ordre de remonter le Rhin et de bombarder Bade. Il y eut à la Bourse une panique et une baisse effroyables, dont les banquiers juifs profitèrent pour acheter toutes les valeurs à moitié prix. Les usines se fermèrent, et la force armée dut intervenir pour dissiper des attroupements séditieux.

Cependant, au bout de trois jours, on finit par extraire le prince Ivan de son guichet, et les communications purent être rétablies; un apaisement général se produisit aussitôt en Europe. Les gouvernements donnèrent l'ordre du désarmement. Les villes fortes des frontières furent dégarnies de troupes. Les ministres, ébranlés un moment, se raffermirent. Il y eut une hausse formidable, dont les banquiers juifs profitèrent



pour revendre leurs valeurs à des prix fabuleux, et les diplomates se félicitèrent mutuellement de l'énergie et de la sagacité incomparables dont ils avaient fait preuve pendant la durée de cette crise européenne. L'occasion était propice pour se distribuer réciproquement une quantité considérable de plaques et de grands cordons; ils ne manquèrent pas d'en profiter. L'escadre anglaise, qui n'avait pu remonter le Rhin par suite de l'insuffisance du tirant d'eau, rentra triomphalement à Ports-

mouth, ramenant avec elle six bateaux à vapeur de l'agence Cook, pleins de touristes américains qui avaient été faits prisonniers entre Cologne et Mayence.

Cependant, par mesure de prudence et en prévision de l'apparition possible du choléra en Europe, un congrès de savants se réunit à Francfort-sur-le-Mein pour se mettre d'accord sur la grave question de savoir si le fléau devait être combattu par le système *radical préventif,* c'est-à-dire en tuant tous les habitants d'une contrée susceptible d'être menacée, ou bien par la méthode *expectative,* c'est-à-dire en laissant le mal se développer, tout en observant à son égard une neutralité bienveillante qui pourrait finir par le désarmer.

Le congrès siégea vingt-quatre ans, mais ne put malheureusement pas donner une solution définitive au problème, car tous les membres qui faisaient partie du congrès étaient morts avant la fin de la discussion, et on ne connut jamais les résultats de leurs gigantesques travaux.

Mais revenons à la Princesse et à ses filles dans leur prison de la Forêt Noire. La pauvre mère réussit à obtenir la liberté de ses enfants moyennant une forte indemnité, qu'elle paya au bourgmestre, pour le dédommager des pertes que le choléra aurait pu causer à la ville de Bade.

Un nouveau conseil de famille fut alors réuni afin de décider quelles mesures il fallait prendre pour retrouver le Prince disparu.

D'un commun accord on rédigea, pour être insérée dans les principaux journaux de l'Europe, une annonce ainsi conçue :
« Il a été égaré aux alentours de Hombourg-ès-Monts un digni-
« taire russe, répondant au nom de prince Kozakokoff, avec
« son fils, sa suite et son ours.

« *Signes particuliers du prince :* caractère élevé, mais iras-
« cible ; front également élevé, mais dégarni ; décorations
« nombreuses et justement méritées ; ne parlant que le russe,
« ainsi qu'il sied à un bon patriote.

« *Signes particuliers du fils :* l'image de son père, mais en
« plus jeune.

« *P. S.* — Récompense immodérée à qui les retrouvera.
« Ne pas se préoccuper de la suite ni de l'ours, à la rigueur
« on s'en passerait ; ce serait même un bon débarras. »

Pendant un mois, on attendit, mais en vain, le résultat de cette annonce. Enfin la Princesse résolut de se mettre elle-même en campagne. Un arrangement fut conclu avec l'agence Cook, qui s'engagea vis-à-vis de la famille à lui faire retrouver le Prince, et pour cela à lui faire visiter l'Europe entière jusqu'au moindre village et, s'il le fallait, toutes les autres parties du monde.

CHAPITRE V

DÉPART POUR LA SUISSE. — AVENTURES DU PRINCE EGOR. — ARRIVÉE EN ITALIE.

Le lendemain matin, une longue file de voitures, décorées de drapeaux russes et attelées chacune de six chevaux, emporta



la Princesse, son fils Ivan, ses cinq filles, sa suite et ses bagages. On avait fait revenir d'Aix les trois clarinettes, à qui la population, — visiblement refroidie à leur égard, — avait donné le sobriquet désobligeant de *Bélisaires ratés,* et ce revirement de l'opinion avait rendu bien amère la fin de leur séjour.

Quant au prince Egor, qui avait fini par s'habituer à vivre dans sa bouilloire, il fut convenu qu'il ferait des recherches de son côté, et tiendrait la Princesse sa mère au courant de ses faits et gestes.

Affrontant les horreurs du mal de mer, le prince Egor s'embarqua sur l'Oos; après avoir heureusement franchi deux cent soixante-treize écluses, il arriva au bout d'un mois au confluent du Rhin, halé par la brise du large et complètement aguerri aux vicissitudes de la vie du marin. Sans même songer à prendre



quelque repos, et s'enhardissant de plus en plus, il conçut le projet téméraire de s'embarquer sur un bateau de pêcheur pour remonter le Rhin jusqu'à sa source. Il aurait réussi dans son audacieuse entreprise si, en arrivant à Schaffhouse, il ne s'était heurté à un obstacle insurmontable, la chute du Rhin, devant lequel il échoua. Chaque fois qu'il essaya de franchir la cataracte, il se vit repoussé par le courant du fleuve, et entraîné dans l'eau, la tête en bas, par le poids de sa



bouilloire. Après six mois d'efforts et de tentatives infructueuses, le prince Egor prit le sage parti de continuer sa route en chemin de fer; son passage excitait partout une vive curiosité, et ses compagnons de voyage le prenaient tantôt pour un descendant des Templiers, à cause de sa cuirasse, tantôt pour un marchand de coco, à cause de sa fontaine.

Pendant ce temps, la Princesse parcourait l'Allemagne du Sud, toujours en quête de son époux. Arrivée en Suisse, elle avait attaché à son service un bataillon de guides avec leurs mulets. Par crainte des accidents, si fréquents dans ces contrées



et si préjudiciables aux touristes, tout le monde, princes, princesses, serviteurs, et même les guides, s'étaient liés, les uns aux autres, à la file, avec de longues lanières de cuir. Ils formaient ainsi un cordon gigantesque, qui serpentait le long des grandes



routes, dont ils ne s'écartaient sous aucun prétexte, de peur de s'égarer.

C'est dans cet équipage qu'ils firent le tour du lac de Genève sans éprouver d'ailleurs le moindre accident, si ce n'est la perte du chapeau de paille de l'une des jeunes princesses qu'un mulet, tenté vraisemblablement par les fleurs artificielles qui ornaient ce couvre-chef, dévora gloutonnement.

L'anxiété de la Princesse allait croissant à mesure que les jours s'écoulaient sans apporter la moindre nouvelle de son époux. Rien ne parvenait à l'arracher à cette obsession de tous les instants, ni l'aspect grandiose des glaciers qui roulaient des torrents vivants de touristes américains en costumes à carreaux, ni l'hospitalité naïve des aubergistes montagnards qui leur présentaient des notes longues comme un alpenstock, ni les différents et admirables points de vue que l'on vous montre partout en Suisse moyennant une gratification, afin sans doute de vous



en faire mieux sentir le prix. Muette et pensive, la Princesse contemplait d'un œil triste les Américains payant leurs notes et ne regardait même pas les points de vue, bien qu'elle payât régulièrement la gratification demandée. C'est en vain que les jeunes princesses se mettaient à parler anglais devant elle; ce suprême moyen — jadis souverain — restait aujourd'hui sans résultat.

Après avoir gravi les sommets neigeux de l'Helvétie, la Princesse, avec son escorte, déboucha dans les plaines fertiles de la Lombardie, qui se trouvaient, par suite d'inondation, trans-



formées en un immense lac. Cette circonstance fortuite servit à souhait les projets des voyageurs, qui affrétèrent une flottille de bateaux et purent ainsi continuer leurs recherches sans encombre, — toujours attachés entre eux par les courroies de sauvetage, dont l'essai avait été si avantageux en Suisse. Ils se faisaient débarquer de temps en temps : c'est ainsi qu'ils visitèrent la ville de Côme, qui, par un bizarre concours de circonstances, est justement bâtie à l'endroit même où naquit le grand physicien Volta, dont on voit le monument quand les eaux sont basses.

Nos voyageurs poursuivirent leur route à travers l'Italie; la curiosité qu'ils excitaient partout sur leur passage se chan-



geait le plus souvent en ovation sympathique; car on les prenait pour des galériens cheminant sous la garde des représentants de la force publique. Les émules de Fra Diavolo — immortalisé par M. Auber (1) — ont été, de tout temps et dans tous les pays, entourés d'une auréole poétique; mais jamais ce sentiment ne fut plus vif que sous le beau ciel de l'Italie; là, les derniers descendants des chevaliers errants jouissent encore dans toutes les classes de la société d'une incontestable popularité, et trouvent auprès de la magistrature assise et de la gendarmerie à cheval une neutralité armée, mais bienveillante.

De son côté, le prince Egor avait continué ses pérégrinations à la recherche de l'auteur de ses jours; toujours bardé de son samovar, il avait traversé toute l'Espagne; il lui arriva même dans ce pays une étrange aventure.

(1) Ancien directeur du Conservatoire de Paris.

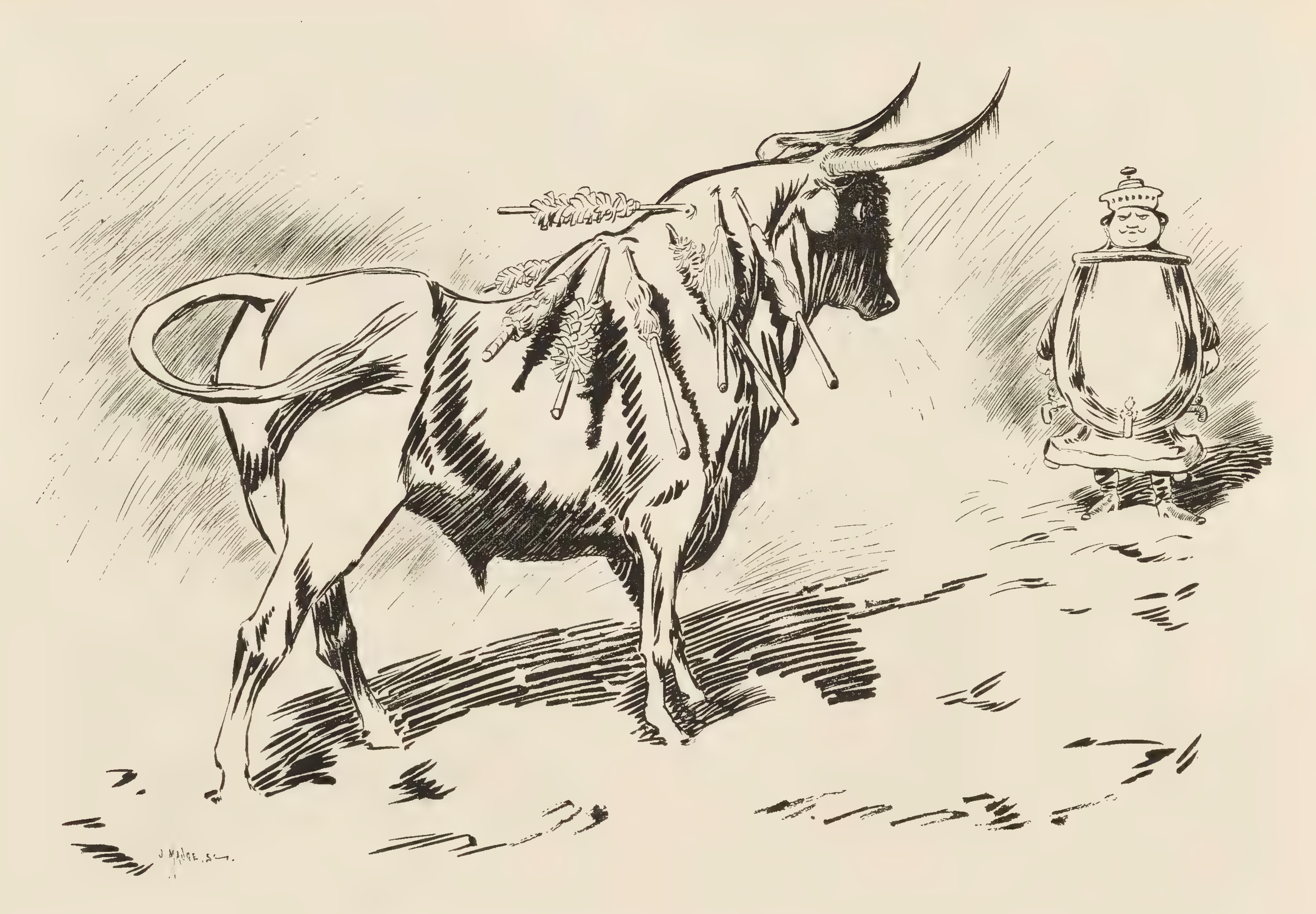
Ayant vu l'annonce d'un combat de taureaux, il eut la curiosité bien naturelle d'assister à ce spectacle tout nouveau pour



lui. L'animation de la foule, les cris, le bruit des applaudissements avaient excité au dernier point son enthousiasme, et il



suivait les péripéties du combat avec une émotion croissante.



Tout à coup, un taureau, rendu furieux par ses blessures, franchit d'un bond la balustrade et se précipite tête baissée dans les rangs des spectateurs. N'écoutant que son courage, le Prince s'élance, enjambe la barrière, court vers l'animal affolé, autour duquel le vide s'était fait en un clin d'œil. Le taureau, ébloui par les fulgurantes clartés qui, sous les rayons

ardents du soleil, partaient de la cuirasse du Prince, s'arrête brusquement devant ce jet de lumière, les yeux dilatés, hypnotisé; il veut bondir, avancer, mais ses pieds sont fixés dans le sol, et il demeure au milieu de l'arène, immobile, coulé en bronze, changé en statue : il s'était endormi. Alors, d'un geste d'autorité, le prince Egor lève son bras vers l'animal, le fait lentement reculer et le ramène ainsi aux écuries, pendant qu'un tonnerre d'applaudissements ébranle le cirque jusqu'à ses fondations.

On voulut faire une ovation au Prince et le porter en triomphe, mais il se déroba à cette démonstration populaire, et le soir même il partait pour aller rejoindre sa famille en Italie.

La Princesse, qui venait de s'installer à Naples, fut d'autant plus heureuse de le revoir que désormais tous ses enfants se trouvaient réunis autour d'elle; car son fils cadet, le prince Phénogène, était arrivé la veille. Ce jeune homme ne pouvait donner aucun détail précis sur la disparition de son père : un jour, à Berne, en Suisse, le Prince avait quitté son hôtel, sans rien dire à personne, et depuis il n'avait pas reparu. Toutes les recherches du prince Phénogène pour le retrouver étaient restées infructueuses; il s'était alors décidé à se rapprocher de sa mère, dont les journaux lui avaient appris le lieu de résidence.



CHAPITRE VI

LE VÉSUVE. — L'ÉRUPTION. — NOUVELLES CONNAISSANCES. — ON A DES NOUVELLES DU PRINCE.
DÉPART POUR BERNE.

On ne vient point à Naples sans visiter Pompéi; la famille Kozakokoff ne pouvait déroger à cet usage.

Un matin donc, la Princesse prit le chemin de fer de Castellamare, dont l'administration avait mis un train spécial à sa disposition; ce train était composé de plates-formes ouvertes, seul moyen pratique de transporter toute la famille avec ses nombreux guides, à cause des fameuses courroies qui reliaient toujours entre eux les divers membres de la caravane. Pendant le trajet, l'aînée des Princesses faisait à haute voix la lecture du guide Bœdeker relatant l'histoire et les particularités remarquables de Pompéi et d'Herculanum, les résultats des fouilles, les découvertes les plus curieuses, notamment, — et c'est ce qui attira particulièrement l'attention du docteur Doubina, — la mise au jour d'une boutique de boulanger où l'on avait retrouvé du pain cuit au moment même de l'éruption.



Le Vésuve, ce jour-là, fumait encore plus que d'habitude, à la grande terreur des trois femmes de chambre qui le contemplaient avec frayeur et se signaient fréquemment. Aussi la Princesse voulut-elle s'arrêter au milieu des ruines de la vieille cité romaine avec le docteur Doubina, pendant que la jeunesse, y compris les deux demoiselles de compagnie, se dirigeait vers le Vésuve, ce volcan obstiné que ni le temps, ni les mesures énergiques du gouvernement italien n'ont pu jusqu'ici parvenir à éteindre.

Au moment où nos voyageurs commençaient l'ascension de la montagne, un groupe de cinq jeunes gens et de trois jeunes filles s'engageait également dans le même chemin. Les nouveaux venus avaient le teint bronzé des Américains du Sud, et leurs costumes de coupe anglaise, aussi élégants que pratiques, annonçaient des gens de bonne compagnie. Ils étaient suivis de deux nègres — deux géants — vêtus à l'européenne, mais avec une certaine recherche. L'aspect de la famille Koza-



kokoff parut éveiller la curiosité de ces étrangers, qui se mirent à la suivre à une distance assez courte, quoique respectueuse.

Les deux petites troupes cheminaient ainsi depuis un quart d'heure, lorsque subitement un coup de tonnerre sembla éclater sous leurs pieds. La montagne entière trembla, des quartiers de roche s'écroulèrent avec fracas, des flammes jaillirent

du sol, et un épais nuage de vapeurs sulfureuses s'étendit comme un voile impénétrable sur la surface de la terre. De tous côtés éclatent des cris d'angoisse; les voyageurs, surpris par ce cataclysme, s'enfuient en tous sens. Les cinq princesses, enveloppées par les ténèbres, restent pétrifiées de terreur, n'osant ni avancer ni reculer, quand, tout à coup, elles se sentent soulevées par des bras vigoureux et emportées vers le bas de la montagne. Quelques minutes d'une course folle, et elles se retrouvaient, saines et sauves, auprès de la Princesse mère, qui les embrassait avec effusion, tout en prodiguant les expressions de sa reconnaissance à leurs généreux sauveurs, qui n'étaient autres que les cinq jeunes Américains. Au même moment apparaissaient les trois princes soutenant dans leurs bras les trois jeunes Américaines qu'ils avaient, eux aussi, arrachées au danger. De leur côté, les deux nègres avaient opéré le sauvetage des deux demoiselles de compagnie; on eut toutes les peines du monde à faire taire les deux vieilles filles, car elles persistaient à crier : Au secours! et à se cramponner convulsivement à la chevelure crépue des deux Africains, bien que tout danger fût passé depuis longtemps.

On comprendra facilement que dans des circonstances aussi exceptionnelles la connaissance fut bientôt faite entre les deux familles. Les jeunes gens étaient de riches Péruviens et portaient le nom aristocratique de « vicomtes de Cacao Vanderbraize Della Cruz Ohé ». Sans parents, sans famille; ils avaient entrepris un grand voyage à travers l'Europe, et leur but était de se rendre à Paris. Les nègres qui les accompagnaient — Hercule et Apollon — étaient leurs factotums, à la fois valets de chambre, intendants en chef, secrétaires, cuisiniers; ils n'avaient jamais quitté les jeunes vicomtes depuis leur enfance.

Les présentations faites, on se mit en route au plus vite pour retourner à Naples, tandis qu'au loin le Vésuve en feu projetait sur le ciel ses reflets rutilants et que des torrents de lave incandescente se déroulaient lentement sur le versant du cratère comme de longs serpents de feu.

Le lendemain, tous les journaux de Naples étaient remplis



de détails plus minutieux qu'authentiques relatifs au sauvetage merveilleux des jeunes Princesses. On lisait dans les feuilles les mieux informées que ces jeunes filles avaient séjourné trois jours dans l'intérieur du cratère, et qu'elles avaient été lancées en l'air par la force de l'éruption à une hauteur de dix kilomètres; certains autres journaux moins bien informés racontaient les choses les plus étranges sur cet incident, au fond duquel ils trouvaient la main perfide de la diplomatie russe cherchant ainsi à diminuer le prestige de la Triple Alliance. Une foule immense, exclusivement composée de reporters, ne cessa de stationner devant l'hôtel de la Princesse pendant plusieurs jours et lui rendit le séjour de Naples profondément insupportable.

Cette dramatique aventure eut deux résultats inattendus : les courroies qui reliaient toute la suite de la Princesse furent rompues pendant la bagarre, et il n'en fut plus question; d'autre part, le prince Egor perdit sa cuirasse de cuivre, mise en

pièces par un bloc de rocher qu'il reçut sur le dos et qui l'aurait infailliblement écrasé sans la protection du samovar. En souvenir de cette protection miraculeuse, le Prince conserva toujours l'un des robinets, qu'il fit monter en épingle de cravate.



L'intimité la plus cordiale ne tarda pas à s'établir entre les deux familles, et les jours qui suivirent furent remplis par des promenades et des excursions, qui permirent à toute cette jeunesse de se connaître et de s'apprécier réciproquement. La famille Kozakokoff mit ses nouveaux amis au courant de ses efforts pour retrouver le Prince, et ceux-ci, avec toute l'ardeur de leur âge, déclarèrent qu'ils étaient prêts à tous les sacrifices pour l'aider dans cette noble tâche.

Un soir, toute la famille était réunie dans le grand salon, quand le prince Ivan entra comme un ouragan; il agitait à la main un journal.

« Lisez, ma mère », s'écria-t-il d'une voix haletante, en lui désignant un article à la quatrième page.



La Princesse, avec une émotion croissante, lut alors ce qui suit : « On nous écrit de Berne en Suisse : Un spectacle des « plus étranges attire, chaque jour, une foule de curieux autour « de la « fosse aux ours » de notre ville. Il y a quelque temps, « un étranger, d'un âge mûr, visitait les curiosités de Berne. « Sa présence ne tarda pas à être remarquée, car il était tou- « jours accompagné d'un ours, qui le suivait avec la docilité « d'un épagneul. Arrivé devant la « fosse aux ours » de la « cité, il voulut passer de la nourriture à ces animaux par- « dessus la balustrade, mais un faux mouvement lui fit perdre « l'équilibre; il tomba au fond de la grande fosse. Immédiate- « ment, et suivant son maître comme d'habitude, son propre « ours sauta derrière lui. Un instant surpris par cette entrée « inattendue, les habitants de la fosse firent cependant un « accueil très amical aux nouveaux venus, à la grande joie des



« spectateurs, qui depuis viennent assister, tous les jours, à « leurs repas pris en commun, ainsi qu'aux différents jeux aux- « quels ils se livrent... »

« C'est lui! s'écria la Princesse; enfin! il est retrouvé! Partons! »

Les paroles manquent pour décrire la joie et la confusion qui



suivirent ces paroles. En quelques heures, les préparatifs de voyage furent terminés, on prit congé des chers amis, non sans rendez-vous à Paris, et la famille Kozakokoff se mit en route pour la Suisse.

Deux jours plus tard, à peine débarqués à Berne, ils se précipitaient à la fosse aux ours. Quel tableau! Le Prince était là, fumant gravement sa pipe, assis au milieu de quatre ours auxquels il adressait de temps en temps quelques paroles d'amitié.

« Ah ! c'est vous, mes enfants ! dit le Prince avec un calme sourire, à la vue de sa famille. On a bien raison de dire en Russie que les montagnes seules ne se rencontrent pas, mais que les hommes se retrouvent toujours ! Allons, Michka ! continua-t-il en se levant, en route, mon ami ! »

Des échelles furent aussitôt apportées, et le Prince, après avoir amicalement serré les pattes de ses amis velus, remonta à la surface de la terre pour embrasser sa famille, au milieu d'un cercle de curieux attirés par ce spectacle inédit.

Pressé de questions par tous les siens sur les causes de sa mystérieuse retraite, le Prince finit par s'expliquer : « Je suis tombé dans la fosse par accident. J'y suis resté parce que cela me plaisait. Fatigué des voyages, je voulais me reposer, et j'ai préféré demeurer là plutôt que d'aller à l'hôtel ; j'ai trouvé dans cet asile d'un genre nouveau des avantages incontestables ; là, je n'étais pas forcé d'aller manger à table d'hôte avec des inconnus, je n'avais pas de voisins de chambre incommodes, chantant, sifflant, ou jouant du piano ; pas de discussions au sujet de la note, l'on ne m'a même pas demandé de pourboire quand je suis parti... »

Du reste, avec une bonne humeur charmante, le Prince s'intéressa vivement aux péripéties émouvantes du voyage de la Princesse et lui promit de faire le meilleur accueil aux jeunes Péruviens qui devaient venir les rejoindre à Paris.

Le soir même, la famille Kozakokoff prit le chemin de la France.



CHAPITRE VII

ARRIVÉE A PARIS. — LA CAVALCADE. — LE JARDIN D'ACCLIMATATION.
LES PRINCESSES EN DANGER. — SAUVETAGE.

Ce jour-là, la gare de l'Est présentait un aspect inaccoutumé. Une foule énorme de badauds s'était amassée dans la grande cour de l'arrivée et manifestait par des exclamations de surprise et des éclats de rire l'impression joyeuse que lui causait le spectacle extraordinaire auquel le hasard la faisait assister. Tous les regards étaient fixés sur un groupe de personnages bizarres, qui, debout sur le perron, s'agitaient en pestant contre les formalités de la douane et la lenteur des douaniers occupés à visiter leurs bagages. Au milieu du groupe, se tenait un vieillard de haute taille et d'une forte carrure; ses longues moustaches blanches retombaient sur sa poitrine, couverte de décorations; sanglé dans un uniforme militaire étranger, il donnait d'une voix retentissante, dans une langue inconnue, des ordres aux nombreux serviteurs qui s'empressaient autour de lui. A ses côtés, on distinguait une femme d'un âge respectable, cinq jeunes personnes, vêtues d'une façon étrange, quoique identique, lesquelles, suivant toute apparence, devaient être ses filles, et enfin trois jeunes gens également en costume étranger.

Un groupe moins important, sans doute, mais fort original, se tenait un peu à l'écart, excitant néanmoins une curiosité tout aussi vive; il se composait d'un homme et d'un ours. L'homme était petit et tout rond; il tenait d'une main l'ours en laisse, de l'autre un énorme saucisson qu'il mordait à belles dents avec une satisfaction évidente. De temps à autre, l'ours se rapprochait de son cornac et tendait la patte pour avoir sa part du repas, et, chaque fois, une petite tape amicale sur le museau le maintenait à distance. L'ours s'éloignait alors en grognant et revenait, quelques instants après, recommencer son manège, à la grande joie des badauds.

La salle des bagages était encombrée jusqu'au plafond de leurs innombrables colis, qui formaient une véritable montagne; tout en haut se tenaient accroupies trois femmes de chambre, la figure entourée de mouchoirs et paraissant souffrir d'une violente rage de dents.

Alignés dans la cour, trente-deux omnibus, commandés par dépêche, attendaient les bagages, et la foule saluait d'une joyeuse clameur l'apparition de chaque malle, caisse, sac ou coussin, que l'on chargeait sur l'impériale des voitures.

Quand l'interminable visite de la douane fut achevée, les voyageurs prirent place dans trois superbes landaus découverts; les cochers avaient arboré la cravate blanche et les flots de rubans à l'épaule — ce qui constitue la tenue de haute cérémonie, comme on peut le constater au bois de Boulogne en voyant défiler les noces qui font le tour du lac; — enfin les brillants équipages quittèrent la gare, suivis des trente-deux omnibus.



Ce cortège imposant paraissait cependant en imposer médiocrement à une bande de gamins, qui l'accompagnaient en poussant des cris de joie et en lançant des quolibets auxquels les illustres étrangers répondaient par des saluts pleins de dignité; ils jetaient même de temps en temps des poignées de menue monnaie belge, en billon.

Telle fut l'entrée solennelle à Paris du général prince Kozakokoff et de sa famille.

Ces illustres personnages venaient visiter Paris en simples touristes, dans le plus strict incognito; c'est du moins ce qu'ils crurent devoir communiquer confidentiellement aux cent quatre-vingt-quatorze reporters de journaux qui, le jour même de leur



arrivée, se présentèrent pour les interviewer à l'Hôtel Universel, retenu tout entier pour l'installation de la famille.

Désireux avant tout de s'instruire, nos voyageurs, aussitôt arrivés, firent choix d'un guide expérimenté et, sous sa haute direction, commencèrent dès le lendemain une inspection rapide des principaux monuments historiques de la capitale, tels que : le panorama de la Bastille, les entrepôts de Bercy, les magasins de la Belle Jardinière, la Morgue, l'égout collecteur, les bains de la Samaritaine et les fossés des fortifications.

Dans l'après-midi, pour profiter d'un temps admirable, le Prince proposa une promenade à cheval générale. Habitués dès l'enfance à dompter dans la steppe les coursiers les plus fougueux, les Kozakokoff étaient tous d'excellents cavaliers. Le Prince chargea son intendant de leur procurer des chevaux un peu fringants, et celui-ci ne put mieux faire que s'adresser à l'administration du Cirque d'été, qui leur fournit des montures de premier ordre.

La cavalcade déboucha pompeusement sur les boulevards, où la foule des promeneurs était d'autant plus compacte qu'il faisait une superbe journée de dimanche. En tête caracolaient le



Prince et son épouse, suivis de leurs enfants marchant sur deux rangs et précédés de l'intendant, qui portait l'étendard avec blason de la famille Kozakokoff; puis venaient les trois clarinettes et enfin douze écuyers revêtus du costume national des Kalmouks du Nord, tenant en laisse vingt-quatre magnifiques lévriers à longs poils.

Ébahis, les passants s'arrêtaient pour contempler cette inénarrable exhibition; les bruits les plus contradictoires circulaient sur le compte des voyageurs. Suivant les uns, ce n'était rien moins qu'une ambassade exotique, envoyée par l'une des

innombrables républiques de l'Afrique du Sud. D'autres affirmaient que c'était tout simplement la troupe du nouveau cirque de la rue Saint-Honoré, qui se rendait à la foire de Neuilly en représentation extraordinaire.

Aux Champs-Élysées, le succès fut immense. Le public en délire leur fit une véritable ovation. Il y eut bien quelques loustics qui leur lancèrent des brocards d'un goût douteux, tels que : « A Suez, la caravane! » ou bien : « Oùs qu'est mon dromadaire? » Mais, en somme, le Prince ne pouvait que se féliciter de l'impression qu'il produisait; aussi faisait-il fièrement caracoler son coursier, et complaisamment il saluait la multitude, en portant de temps en temps sa main droite à la visière de sa casquette avec la noble désinvolture d'un guerrier habitué à commander aux masses.

Mais où la joie de la foule ne connut plus de bornes, ce fut lorsque les trois clarinettes, sur un signal du Prince, attaquèrent leur chant national, dont le rythme allègre et entraînant fit passer un frisson dans toute l'assistance; tout à coup, ces musiciens extraordinaires, avec la hardiesse des plus intrépides cavaliers, commencèrent une fantasia aussi pittoresque qu'inattendue. Lançant leurs chevaux au galop, debout sur leurs selles sans cependant cesser un instant de jouer de leurs instruments, ils exécutèrent sur leurs montures de véritables tours de force, sautant par-dessus les loueuses de chaises des Champs-Élysées et les promeneurs épouvantés, forçant leurs chevaux à se cabrer et à avancer sur les pieds de derrière; ils se laissaient brusquement glisser à terre, accrochés seulement par le talon, disparaissaient une seconde, puis d'un bond se remettaient en selle, aux applaudissements unanimes de la foule assemblée. C'est ainsi qu'ils parcoururent toute l'avenue du Bois de Boulogne depuis l'Arc de triomphe jusqu'à la porte Dauphine, sans le moindre accident, sauf une douzaine de vélocipédistes écrasés pour n'avoir pas su se garer à temps.

Après avoir traversé une partie du bois de Boulogne, ils se



trouvèrent en face du Jardin d'acclimatation. Par une bizarre coïncidence, une troupe de Dahoméens était venue la veille y établir son campement. Convaincus que le Prince et sa suite faisaient partie de la tribu africaine, les gardiens laissèrent pénétrer le cortège dans le Jardin.

Mais à peine entrés dans l'enceinte, les lévriers du Prince, apercevant un zèbre, qui gambadait devant eux, brisèrent leurs laisses et s'élancèrent sur les traces de l'animal. Le Prince, qui avait reçu le matin même une invitation en règle pour assister à une chasse présidentielle, se crut dans le parc réservé au chef de l'État. « Hourra! mes enfants! voilà la chasse qui commence! » s'écria-t-il, et, mettant son cheval au galop, il ajouta, suivant la coutume russe : « Qui m'aime me suive! Dieu est avec nous! »

Alors, commença une course folle à travers les plates-bandes



et les clôtures du Jardin d'acclimatation. Zèbres, antilopes, girafes, autruches, chameaux affolés, bondissaient de tous côtés, poursuivis par les lévriers du Prince; les perroquets, brisant leurs chaînes, s'élevaient dans l'espace comme un nuage bigarré et voltigeaient au-dessus des arbres, avec des cris assourdissants auxquels répondaient les hurlements des



chiens enfermés dans le chenil. Le nombreux public du dimanche fuyait de tous côtés, éperdu, au milieu des exclamations de terreur. La confusion devint générale et le tumulte indescriptible, quand les Dahoméens, se croyant attaqués par une tribu rivale, se ruèrent sur la troupe du Prince en poussant leur cri de guerre. Une mêlée épouvantable s'ensuivit. Malgré des prodiges de valeur, le Prince et sa suite pliaient sous le nombre des assaillants; déjà les sauvages africains s'étaient emparés des cinq princesses et les entraînaient prisonnières, lorsqu'un renfort inattendu vint changer la face des choses. Un petit groupe d'hommes résolus, s'élançant subitement sur les ravisseurs, délivrait vaillamment les malheureuses

jeunes filles, glacées de terreur, et chassait les Dahoméens, surpris par cette brusque attaque. Ces sauveurs inattendus et providentiels n'étaient autres, cette fois encore, que les vicomtes Della Cruz Ohé, ces bons amis de Naples, qui, à peine débarqués à Paris, étaient venus se promener au Jardin d'acclimatation, juste à point pour secourir une seconde fois la famille Kozakokoff.

Cependant, au loin, on voyait arriver au pas de course une forte escouade de sergents de ville. Leur vaillante cohorte balaya en un clin d'œil la grande allée, dispersant la foule qui l'occupait; cette manœuvre fut même exécutée avec une rapidité et une vigueur telles qu'un très petit nombre de promeneurs put trouver son salut dans une fuite précipitée. La plupart restèrent sur le carreau.



CHAPITRE VIII

TRISTESSE GÉNÉRALE. — LA DEMANDE EN MARIAGE. — DÉPART POUR LA RUSSIE.
CÉRÉMONIE NUPTIALE. — LE FESTIN. — DISCOURS. — APOTHÉOSE.

Après tous ces incidents, tous ces orages, la famille Kozakokoff rechercha le calme; aussi les jours suivants furent-ils consacrés à des excursions dans les environs de Paris.

Cependant, le Prince ne tarda pas à remarquer qu'un nuage de tristesse semblait s'être abattu sur sa maison.



Les cinq princesses restaient des heures entières pensives. Tour à tour, elles s'asseyaient devant le piano du salon en attaquant les premières mesures de la marche funèbre de Chopin, dont la mélodie sombre était encore accentuée par un certain nombre de fausses notes qui revenaient sans cesse aux mêmes endroits.



Les trois princes semblaient être également d'une humeur taciturne et farouche.

Une mélancolie singulière paraissait aussi s'être emparée de leurs amis, les Péruviens. Olga Ivanovna et Glafira Petrovna elles-mêmes étaient muettes, et leurs altercations quotidiennes ne venaient plus animer les repas de famille.

Olga Ivanovna passait sa journée en peignoir, les cheveux



défaits, n'ayant pour toute coiffure qu'une gerbe de fleurs des champs — artificielles — sur la tête. Elle poussait d'énormes soupirs, qui faisaient trembler le canapé sur lequel elle était assise, et son aspect rappelait vaguement Ophélie — une Ophélie grasse, qui pouvait compter pour deux.

Glafira Petrovna avait arboré un crêpe supplémentaire à son bonnet et faisait des réussites du soir au matin.

Enfin, signe grave, le docteur Doubina mangeait sensiblement moins que d'ordinaire.

Cet état de malaise général durait depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, le Prince fut tout surpris de voir entrer dans son cabinet les jeunes Péruviens suivis des deux nègres, — tous en habits de soirée, gantés et cravatés de blanc.

« Que veut dire cette tenue à cette heure matinale, mes amis? » leur demanda le Prince, en cherchant à réprimer un sourire.



L'aîné des vicomtes fit deux pas en avant, et mettant un genou à terre — exemple qui fut aussitôt suivi par ses quatre frères et les deux nègres :

« Mon Prince! dit-il d'une voix émue, nous avons l'honneur de vous demander votre consentement au mariage de mesdemoiselles vos filles, que nous aimons.

— Et nous aussi, dit le prince Ivan qui venait d'arriver avec ses deux frères, nous aimons les jeunes vicomtesses! bénissez-nous, cher père! »

Et là-dessus, tous trois se mirent à genoux devant lui, et conformément à l'usage russe, lui baisèrent la main.

« Soyez donc heureux, mes chers enfants! » répondit le Prince.

Au même moment la Princesse accourait, entraînant ses filles et les trois jeunes Péruviennes qui entourèrent le Prince en lui prodiguant les caresses les plus tendres.

Les premiers moments d'effusion passés, le Prince remarqua que les deux nègres restaient toujours à genoux et leur demanda ce qu'ils désiraient. « Épouser les demoiselles de compagnie », répondit gravement Hercule.



« Qu'on appelle Olga et Glafira », dit le Prince, et quelques instants après ces deux dames se trouvaient dans les bras de leurs fiancés.

« Vous savez! reprit le noble boyard, quand il se fut un peu remis de son émotion, que, d'après notre loi, deux frères ne peuvent épouser les deux sœurs que si le double mariage a lieu le même jour. Je vous invite donc tous à venir chez moi à Nicholskoe, en Russie, car c'est là que nous célébrerons vos hymens. Pour ma part, je suis fatigué des hôtels où l'on mange mal, des wagons où l'on est secoué, des journaux qui se contredisent, des fiacres qui n'avancent pas, des douaniers qui vous bousculent, des médecins qui vous traitent comme s'ils devaient hériter de vous, des guides imbéciles qui vous empoisonnent l'existence avec leurs explications incompréhensibles, des marchands qui vous trompent, des commissionnaires qui vous volent,... et vraiment je ne désire plus qu'une seule chose : rentrer chez moi au plus vite. Mes enfants, nous partirons demain pour la Russie! »

Ces dernières paroles du Prince furent accueillies avec transport, et le lendemain soir, sans plus tarder, nos voyageurs quittaient Paris.



Deux mois plus tard, une cérémonie des plus imposantes attirait au château de Nicholskoe, résidence de la famille Kozakokoff, une foule considérable d'amis et de voisins de campagne : on célébrait, le même jour, le mariage des trois fils et des cinq filles du Prince, ainsi que des deux demoiselles de compagnie.

Le soir, un repas somptueux, servi dans la grande salle des fêtes, réunissait les nombreux invités autour des jeunes mariés. La joie la plus franche rayonnait sur tous les visages.

Au dessert, il se passa l'incident le plus inattendu qu'on puisse imaginer. Le docteur Doubina, dont le mutisme était

célèbre dans toute la province, donnait depuis quelques instants des signes évidents d'une violente agitation intérieure, quand tout à coup on le vit se lever et faire signe qu'il voulait parler. Le silence s'établit comme par enchantement, et tous les regards se fixèrent avec curiosité sur le philosophe, qui paraissait en proie à la plus vive émotion.



« Mes amis, commença-t-il d'une voix saccadée, on m'a souvent reproché mon silence obstiné. Ne vaut-il donc pas mieux ouvrir la bouche pour manger que pour médire du prochain? Quant à moi, je préfère avoir un bon plat sur l'estomac qu'un remords sur la conscience. »

Puis, se tournant vers les jeunes époux, il leva son verre :

« Bon appétit! » formula-t-il d'un ton bref, et, visiblement fatigué par l'effort prodigieux qu'il venait de faire, il se rassit, pendant qu'une triple salve d'applaudissements accueillait ce toast, où la concision s'unissait à l'éloquence.

Le Prince, se levant à son tour, fit remplir sa coupe de vin de Champagne :

« Mes chers enfants! dit-il, les voyages nous instruisent, en nous faisant découvrir bien des choses. Pour ma part, j'ai découvert, surtout, l'avantage qui consiste à rester chez soi. (*Rires et applaudissements.*) D'ailleurs, reprit le Prince, notre existence, ici-bas, n'est-ce pas également un voyage? Il commence à peine pour vous, mais il se termine pour moi. Laissez-moi donc vous souhaiter d'être, dans l'avenir, aussi heureux que je l'ai été toute ma vie, auprès d'une chère femme

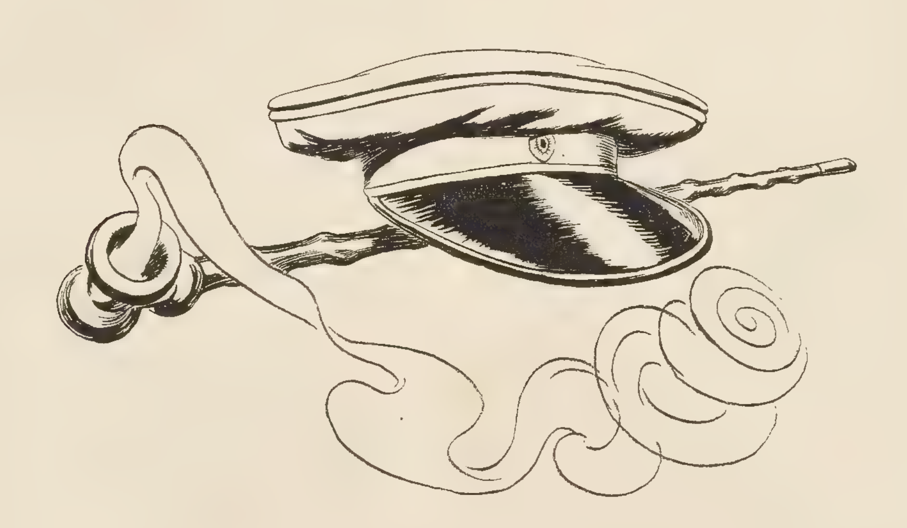


comme la mienne — en prononçant ces mots, sa voix tremblait d'émotion, et une larme glissait furtivement sur sa joue jusque dans sa rude moustache blanche — entouré de bons et braves enfants comme vous! »

Et, se conformant à la tradition russe, le Prince vida sa

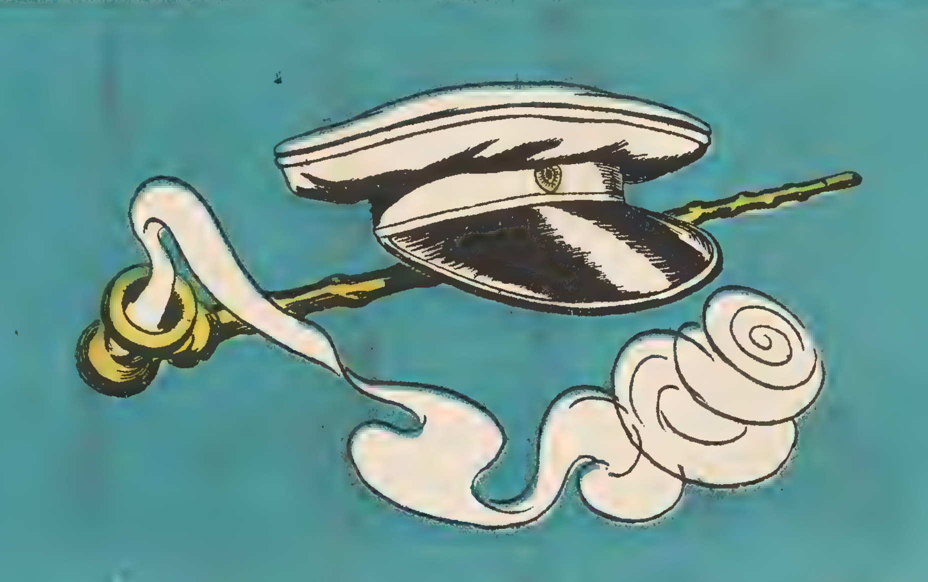
coupe et la brisa par terre, pendant que la Princesse se jetait en sanglotant dans ses bras.

Aux dernières paroles du général, tous les jeunes mariés avaient quitté leurs places; ils entouraient le vieillard en l'embrassant; un véritable tonnerre de cris d'enthousiasme et d'applaudissements frénétiques éclatait dans l'assistance et faisait trembler sur leurs colonnes les voûtes majestueuses de la grande salle.





PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.
ENCRES DE LA MAISON CH. LORILLEUX ET Cie.



3/7/47

187/Olg

